Nouveaux livres de Pologne

MACIEJ PŁAZA	MICHAŁ WITKOWSKI	ELŻBIETA CHEREZIŃSKA
WŁODZIMIERZ KOWALEWSKI	ZOŚKA PAPUŻANKA
WISŁAWA SZYMBORSKA	MICHAŁ KSIĄŻEK	PRZEMYSŁAW DAKOWICZ
ZIEMOWIT SZCZEREK	WACŁAW HOLEWIŃSKI	JOANNA OLCZAK-RONIKIER
ARTUR DOMOSŁAWSKI	CEZARY ŁAZAREWICZ

BOOK INSTITUTE
©POLAND

MACIEJ PŁAZA

Le Beuillot

Dans la Pologne des années 60 et 70, lors des débuts des écrivains du courant dit « paysan », comme Wiesław Myśliwski, Edward Redliński, Julian Kawalec et Marian Pilot, la campagne traditionnelle existait encore, mais déjà d'une manière assez particulière. Fortement imprégnée du sentiment de son inévitable déclin, elle était par ailleurs oubliée et largement absente. Dans l'État fondé sur l'alliance entre ouvriers et paysans, on misait résolument sur les premiers, du moins dans le domaine verbal : les paysans ne devaient être des paysans que de façon provisoire, honteuse, seulement jusqu'au jour où ils se résoudraient enfin à revêtir le bleu de travail des ouvriers et à quitter leur ferme pour prendre l'autocar matinal qui les conduirait à l'usine. En guise de consolation, le pouvoir abandonna aux paysans engagés sur la voie de la modernisation le folklore, un conglomérat artificiel de costumes, sautillements et chansons imposé d'en haut, sans âme. Sans doute est-ce ce qui explique le choc ressenti par le public littéraire à la découverte du naturalisme cruel de Redliński et de la maîtrise narrative de Myśliwski, de sa narration dialoguée puisée à la source vive du parler populaire. Ils rappelaient sans prévenir tout ce qui avait été évincé de la mémoire collective : les siècles de servage, le caractère presque sexuel du lien avec la terre, le vernis superficiel de religiosité qui recouvre un fatalisme atavique et un penchant pour la vendetta. Néanmoins, il y a un slogan que cette littérature n'osa pas lancer — il aurait été du reste inacceptable pour la majorité de ses lecteurs citadins —, c'est celui des origines campagnardes de la grande majorité d'entre nous.

La génération des petits-enfants de ces écrivains est la première à être culturellement prête à aborder le sujet. Cependant, le dialogue est très différent de ce qu'il aurait pu être : il s'engage devant une tombe. Car désormais la campagne polonaise est morte, c'est un fait indiscutable. Par ailleurs, on sait que même si, devant sa tombe, l'on se sent comme moins gêné pour parler du défunt, souvent on l'idéalise. Cela explique ces tentatives, dans la littérature polonaise actuelle, de magnifier la campagne, de la peindre comme un univers autonome, sur le plan de la langue également, en fait fermé au monde extérieur.

On retrouve tout cela chez Maciej Płaza. Néanmoins, sa brillante œuvre de fiction part d'une idée un peu différente. *Le Beuillot* est un recueil de récits entremêlés, probablement en partie autobiographiques — ce n'est cependant qu'une supposition —, ancrés dans la province polonaise des années 80, pendant la dernière décennie du communisme. Toutefois, la politique n'y apparaît pratiquement pas.

Certes, le père du narrateur est emprisonné quelques mois en 1982, après l'instauration de l'état de guerre, à cause de son activité au sein du syndicat Solidarité, mais on ne connaît pas plus de détails, le père disparaît puis réapparaît un beau jour. Le procédé — le narrateur est un adulte qui regarde le passé avec ses yeux d'enfant — vise à mettre en relief l'isolement indifférent dans lequel vivent les villages voisins de la petite ville de Wierzbiniec, au bord de la Vistule. Jusqu'à certain moment, bien sûr.

Skoruń, le titre polonais du livre, traduit par *Le Beuillot,* désigne, dans le dialecte local, un mollasson écervelé. C'est par ce nom que ses proches appellent le narrateur, dont on ignore le prénom. Mais si les récits de Płaza narrent l'histoire tendre et pittoresque de l'adolescence d'un jeune garçon, les parents du héros principal en sont les personnages les plus marquants : sa mère est une taiseuse, pieuse, craintive, mais aussi fine et proche de son fils ; son père, évoqué plus haut, est un homme colérique, dominateur, mégalomane, et un bourreau de travail qui se sent chargé d'une mission. Le père incarne aussi un type sociologique intéressant : intellectuel de première génération, il est revenu habiter à la campagne sans y vivre complètement, il occupe un poste de professeur dans la ville voisine. Płaza bâtit, à travers le portrait de ce père modernisateur infatigable, prêt à refaire le monde envers et contre tous, une grande métaphore de la modernisation, porteuse à la fois de richesse et de destruction.

Maciej Płaza est théoricien de la littérature et traducteur professionnel, et peut-être grâce à cela il sait que la littérature est mieux servie par la modération que par l'excès. *Le Beuillot* emporte le lecteur par une stylisation discrète de la langue, qui lui permet de sentir la singularité de son univers littéraire sans dresser de barrières infranchissables entre eux. L'auteur ne cherche pas à épater le lecteur avec un vocabulaire kitsch. Il situe les histoires qu'il raconte dans un contexte universel.

Piotr Kofta

MACIEJ PŁAZA

(né en 1976), prosateur, critique littéraire et traducteur de littérature anglaise — sa traduction d'un recueil de récits de H. P. Lovecraft a été récompensée par le Prix de « Littérature dans le Monde » dans la catégorie Nouveau Visage. Son premier livre — *Le Beuillot* — lui a valu le Prix littéraire de GDYNIA cette année. Son livre a également été en finale du Prix NIKE de cette année.

Le Beuillot

Il disparut de manière étrange. Par un dimanche glacial, dès le matin, alors que je remontais ma couette sur ma tête en attendant que maman ait allumé le poêle, j'entendis du remue-ménage dans la pièce d'à côté. Mon père était en rage, ma mère tentait de le calmer, en vain, d'une voix gémissante. Je n'en fus d'abord guère surpris, car il n'y avait rien de moins surprenant que les colères de mon père. Mais en général, elles se produisaient en été, au printemps ou à l'automne, provoquées par le boulot, par une pluie soudaine qui rinçait le feuillage tout juste traité, par une gelée de mai qui avait brûlé les bourgeons des abricotiers, par la grêle qui avait endommagé les pommes. Là, on était en hiver, ce n'était même pas le moment où nous préparions les pommes pour la vente, et donc pendant les jours où mon père n'allait pas à l'école, où il dégageait seulement la neige devant la maison, fumait des cigarettes, regardait par la fenêtre ou la télévision, faisait des mots croisés, tournait les pages des journaux en jurant dans sa barbe et où il se rendait aussi en ville pour des affaires dont il ne parlait pas, même à ma mère. Je savais que des bagarres avaient lieu à l'usine de pistons, je suspectais mon père de les déclencher — qui donc aurait pu être meilleur que lui pour ça ? Mais pour quoi se bagarrait-on ? Je n'en avais aucune idée.

Je me levai sans bruit en claquant des dents de froid et tendis l'oreille, mais j'entendis seulement la porte claquer puis ma mère qui pleurait sa misère. Quelques minutes plus tard, le moteur de notre Fiat pétarada dans la cour. J'entrai dans la cuisine. Ma mère me regarda comme si j'étais un revenant.

— Où tu étais ? me demanda-t-elle absurdement.

— Où est papa ?

— Il est parti.

— Chez qui ?

— Chez ton oncle.

— Chez Bogdan ? Il est parti boire ?

Mon Dieu ! Doux Seigneur, glacial, hivernal ! Quelle bêtise je n'avais pas dit là, oui, quelle bêtise ! Mais ces mystères m'avaient effrayé et fâché. On ne discuta pas plus avant parce que maman m'asséna du revers de la main une claque qui me fit vaciller contre le mur. Elle hurlait, des hurlements secs comme du verre brisé, sans une larme. Je serrai les dents. Je n'avais pas oublié la volée que j'avais reçue le jour où je m'étais aventuré en ville, cette fois aussi je cherchais quelque chose

à dire pour ma défense, et cette fois encore, impossible, mais pour une autre raison. Car maintenant la chose étrange qui résidait en moi et m'ordonnait de faire des sottises ne me fourrait aucun mot dans le gosier ; au contraire, elle me parcourut comme un frisson, elle voulait répondre aux cris de ma mère par tout sauf par des cris ou par des pleurs — car moi, le beuillot, je ne pleurais jamais, sauf peut-être le jour où, quand j'avais trois ans, le coq des Grębowiec m'avait donné des coups de bec —, elle voulait leur répondre juste en lui racontant une vague histoire tordue et incompréhensible. « Qu'est-ce que je veux donc lui répondre ? », me demandai-je à moi-même, je me le demandai vite fait. C'est sans doute alors que surgit dans ma tête l'idée de lui raconter mon rêve, celui que j'avais révélé au vieux vendeur d'eau gazeuse, et de lui raconter que mon père était parti parce qu'il était mort, de lui dire que le jour où il était tombé du tracteur, il n'avait peut-être obtenu qu'un sursis et que maintenant, on allait vraiment être obligés de l'enterrer dans le verger.

Mais le temps me manqua pour dire quoi que ce soit à ma mère parce que son cri transparent se mit subitement à briller par intermittence, il résonna comme une sorte de chant — et je compris que ma mère priait. C'était une prière étrange, différente des patenôtres qu'elle débitait à l'église : désordonnée, sans pause pour reprendre son souffle, broyée menu comme un vitrail qu'une pierre fait voler en éclats. Et je pris encore une baffe, une fois, deux fois, assenée maintenant par une simple question, plus dure que sa main : pourquoi, pourquoi est-ce toujours la même chose avec ce bougre ? Pourquoi faut-il toujours qu'il lui fasse des problèmes ? Je ne dis rien et ne lui demandai plus rien.

Mon père ne revint pas ce jour-là ni le suivant, ni non plus celui d'après, et la colère de ma mère se mua en un désespoir très agité. À chaque fois que j'essayais d'en savoir davantage, ma mère se mettait à crier que mon père était parti. Des jours étranges, boiteux, s'ensuivirent jusqu'aux fêtes parce que depuis la disparition de mon père l'école avait brutalement pris fin. Tout me donnait l'impression que les deux faits étaient liés : mon père enseignait à l'école et comme il avait disparu, l'école était suspendue. Je restais à la maison et pour l'heure je ne m'inquiétais pas parce que mon rêve d'enterrement s'était pour ainsi dire envolé. J'étais plongé dans l'hiver à pierre fendre, dans l'absence de mon père, qui était comme l'hiver : blanche, calme et cruelle ; et dans la tristesse de ma mère, qui, elle, n'avait rien d'extraordinaire en soi parce que ma mère désespérait à la moindre occasion, tout entière pétrie d'angoisse et de désespoir, tout comme mon père l'était de colère et de force. Je me surpris à faire ce qu'il faisait l'hiver : j'essaye de dégager la neige devant le portillon, je regarde dehors par la fenêtre, je me crève les yeux sur des mots croisés auxquels je ne comprends rien, ou sur des journaux, anciens parce qu'il n'en paraît plus. Le soir, ma mère allumait la télévision, parfois la radio, mais elle me chassait, je suivais donc les informations tant bien que mal. Du reste, elles ne m'intéressaient pas beaucoup : la disparition de mon père était, me semblait-il, une affaire entre lui et moi, je ne pensais pas que la télévision pourrait m'apprendre quoi que ce soit. Et le temps se traîna cahin-caha jusqu'à Noël, où j'imaginais que mon père allait forcément réapparaître : dans la période des fêtes, tout essaye d'être différent de d'habitude, même si c'est parfois en vain.

Mais oncle Bogdan fut le seul à apparaître. Comme tous les ans pour les fêtes, il avait tué le cochon et, la veille de Noël, il vint nous apporter du jambon, du bacon, des saucisses, du lard, du pâté de foie, du boudin, et un lièvre — des trésors sans pareil. Cependant, il les sortit non pas de l'habituel cageot à pommes tapissé de papier journal, mais d'un ancien tonneau de déchets pour les cochons. Rien que l'idée d'y toucher me dégoûtait, même si l'odeur alléchante des saucisses me faisait tourner la tête.

— V'là votre part, fit-il en faisant rouler sa futaille jusqu'à l'entrée et en secouant ses chaussures pour en faire tomber la neige. Qu'est-ce que t'as à rester planté là, le beuillot ? Prends-moi ça et va le suspendre dans le grenier.

Je regardais fixement le tonneau.

— Fais pas ton dégoûté, je l'ai ébouillanté, me houspilla-t-il. J'ai transporté tout ça dans ce tonneau pour que l'armée me le prenne pas.

— Ils sont quelque part dans le coin ? bredouilla ma mère d'une voix plaintive.

— Près du pont. Je faisais des prières pour que ces mariolles n'aillent pas jeter un coup d'œil dedans, parce qu'ils étaient en train de boire de la vodka avec la gueule toute rouge, affamés. Si c'est qu'ils avaient vu ce que je transportais, z'auriez eu que des œufs et du lait caillé pour les fêtes. Ma pauv' Rita, s'adressa-t-il à ma mère, pourquoi faut-y que ton homme ait eu envie de jouer à la guérilla ?

Je pris dans mes mains un chapelet de saucisses, légèrement givrées mais dégageant une

bonne odeur d'ail, de poivre et de graisse. Ma mère laissa échapper un sanglot.

— Ils vont pas le relâcher, fit-elle.

— Qu'est-ce tu racontes là !

— Je sais ce que je sais. À l'école, il organisait des réunions. Il allait à l'usine y lancer la bagarre. Il y a eu une grève. C'est le seul qui a été pris dans tout le village, ils le relâcheront pas, ils vont le garder pour l'exemple.

— T'es aussi bête que lui. Attends voir, gamin !

Je m'immobilisai, les chapelets de saucisses enroulées autour des mains. Mon oncle ne bougeait pas, toujours en manteau. Il n'ôta que sa chapka. Il arrangea ses cheveux au-dessus du front puis se caressa la moustache. Il regardait tantôt ma mère, tantôt moi.

— Allez, recharge-moi ça ! me fit-il. Vous n'allez pas passer les fêtes tout seuls dans une maison déserte.

— Et s'il revient ?

— Tu t'inquiètes qu'il revienne ou qu'il revienne pas, ma fille ? Je vous ramènerai aussitôt après les fêtes.

Ainsi, nous partîmes chez Bogdan. Au-dessus des maisons et des champs, flottait un calme blanc fumeux. Nous évitâmes le bourg pour nous diriger du côté de la Vistule, vers Kamieniec. Un bout de chemin plus loin, une cheminée surgit des neiges, et l'usine en forme de bosse ; à côté, l'école ; tout était noir, figé. L'espace d'un instant, une ombre pâle passa dans cette obscurité, un pan de fumée ou de vapeur, peut-être un esprit. Près du pont stationnait un camion aux pneus équipés de chaînes. Trois soldats se réchauffaient autour d'un brasero, un quatrième sautait de la cabine une bouteille de vodka à la main. Ils avaient reconnu le véhicule de mon oncle, ça se voyait, car le soldat à la vodka refoula son intention de nous arrêter et nous fit signe de passer. Lorsque nous fûmes sur le pont, Bogdan se détendit.

— C'est pour quoi, ces soldats ? demandai-je.

— Les grands froids, trancha mon oncle. C'est une catastrophe naturelle. L'armée distribue du bois de chauffage aux gens.

— Ils sont pas venus chez nous.

— Mais ils vont venir.

— À la télé, ils ont dit autre chose.

— Ne crois pas tout ce qu'on raconte à la télé !

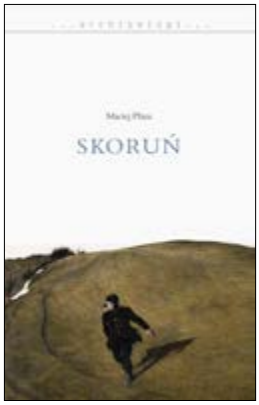
— Papa disait pareil, marmonnai-je, mais déjà tout bas, à moi-même.

Je ne dis plus rien, je ne posai plus de questions.

On aurait mieux fait de rester à la maison. Chez mon oncle, on mangea nos cochonnailles comme à un repas d'enterrement. Ma tante et lui passaient leur temps dans la cuisine, ils fumaient, sirotaient doucement le casse-pattes de Bogdan et radotaient avec ma mère sur l'absence de mon père, mais je ne les écoutais pas, parce que je n'y comprenais rien et que je savais ce que je savais — en fait, pas grand-chose, mais je préférais encore ma propre ignorance à celle des autres. Une idée commença alors à poindre dans ma tête : j'allais peut-être devoir d'une manière ou d'une autre remplacer mon père. Pas à la ferme, car comment l'aurais-je pu ? Je n'étais qu'un petit avorton. Ni non plus auprès de ma mère ; ma mère, il était impossible de la rassurer correctement. Je songeais plutôt à me le remplacer auprès de moi-même.

Quand, après le Nouvel An, ma mère me renvoya à l'école, mes conjectures embrouillées ne correspondaient plus à la réalité. Je crus quelque temps que puisque l'école avait recommencé, mon père allait peut-être enfin revenir, mais il ne revint pas. C'est alors que je me souvins du vieux vendeur d'eau et de mon rêve de l'enterrement de mon père.

Traduit par : Laurence Dyèvre



MACIEJ PŁAZA
Skoruń

GW Foksal/W.A.B., Warszawa 2016
123 x 194, 386 pages
ISBN : 978-83-280-2136-5
Droits de traduction : GW Foksal/W.A.B.
Contact : blanka.woskowiak@gwfoksal.pl

MICHAŁ WITKOWSKI

Fünf ounde tsvantsich

Au début des années 1990, chaque sortie ou presque de la Pologne à l'Ouest avait un air de voyage initiatique — cette initiation ne consistait pas tant à se familiariser avec le style de vie de la civilisation du bien-être et ses inventions dans les domaines de la technique et de l'hygiène intime qu'à prendre conscience de sa place inférieure dans le monde. D'autre part on sait que rien ne passionne plus les gens que se comparer aux autres — or la comparaison s'avérait accablante : les riches de l'Est une fois à l'Ouest passaient pour des minables fauchés, l'homme moyen de l'Est une fois à l'Ouest se trouvait sans rien, son salaire mensuel de l'Est lui permettant au mieux de s'acheter trois Mars et une cannette de Fanta dans une station-service en Allemagne. « Je n'ai rien, tu n'as rien, il n'a rien. (…) Ensemble on a ce qu'il faut, juste ce qu'il faut pour ouvrir une grande usine … » — écrivait le prix Nobel Władysław Reymont, dans son célèbre roman *La Terre promise* (1899), sur le développement du capitalisme en terre polonaise.

Les personnages de *Fünf ounde tsvantsich* de Michał Witkowski, des adolescents polonais, slovaques, tchèques, ne vont pas ouvrir une usine, ils ont une autre idée pour gagner leur vie. Leur capital : leurs jeunes corps — ils partent donc à l'Ouest se donner pour de l'argent à des amateurs vieillissants de charmes juvéniles. L'Allemagne, l'Autriche ou la Suisse du livre de Witkowski sont donc une sorte de terre promise, si tant est qu'on soit doté, comme le narrateur du roman, d'arguments imparables — les « fünf ounde tsvantsich » [25] du titre faisant référence à la taille impressionnante de son membre (en centimètres).

Présenter la rencontre entre l'Ouest et l'Est du point de vue d'un garçon prostitué est une idée au potentiel métaphorique très fort — dans la mémoire collective des sociétés d'Europe de l'Est, les années 1990 étaient une époque où l'on s'enivrait à outrance d'Ouest, et qui dit ivresse, dit immanquablement gueule-de-bois, et l'amer constat de nous être fait acheter pour une poignée de verroterie et quelques mètres de percale. Ce ne sont pas les grandes idées qui intéressent Witkowski mais les gens : les langues qu'ils parlent, leurs apparences, comportement, excentricités, réaction au stress, désirs et faiblesses. D'une certaine manière, *Fünf ounde tsvantsich* est un roman anthropologique, voire ethnographique.

Witkowski cache avec subtilité sa conscience littéraire derrière le masque d'un auteur à scandale plein d'humour, chose qu'il fait avec persévérance depuis ses débuts fracassants. *Lubiewo* (2004), sur les

mœurs secrètes de l'underground gay de l'époque de la Pologne populaire, est un des livres les plus audacieux (et les plus amusants) de la Pologne d'après 1989. La carrière de Witkowski — difficile de le caser dans le moule du mouvement LGBT, lui-même ayant pour habitude de s'en moquer avec auto-ironie — a eu des hauts et des bas, mais avec *Fünf ounde tsvantsich* l'auteur revient à ce qu'il fait de mieux depuis toujours : observer le monde avec intelligence en distillant un commentaire sarcastique et pernicieusement amoral.

L'histoire des réussites et échecs successifs des personnages, Milan de Bratislava en Slovaquie [surnommé Dianka] et « Vingt-cinq-centimètres » de Konin en Pologne, se déroule certes dans des toilettes publiques, des gares, des bouges douteux pleins de Stricher (c'est-à-dire de prostitués masculins) et de clients bourrés de fric, mais elle a le charme d'un roman picaresque absurde. Witkowski dépeint en toile de fond le choc entre le passé et l'avenir de l'Europe, entre la vitalité et l'épuisement, il décrit la solitude froide, stérile et égoïste du bien-être autrichien et suisse. Il n'y a pas une once de pornographie dans ce livre, pourtant on y parle de sexe presque à chaque page — Witkowski préfère malmener l'érotisme par l'outrance et le grotesque, en évoquant par exemple l'obsession allemande pour l'ordre et la propreté ou les perversions aux conséquences embarrassantes et honteuses de vieux messieurs que personne n'a cajolés dans leur enfance. Oui, *Fünf ounde tsvantsich* est une comédie parfaitement indécente. Mais son indécence vient de la compréhension en profondeur de l'ambiguïté d'une situation où ceux qui n'ont rien croisent ceux qui ont tout.

Piotr Kofta

MICHAŁ WITKOWSKI

(né en 1975), prosateur et chroniqueur (il a collaboré, entre autres, avec les hebdomadaires « Wprost » et « Polityka »). C'est le roman *Lubiewo* qui lui a apporté la renommée et le statut de star littéraire, titre qui a déjà acquis le rang de « roman culte » et a été traduit dans plus d'une dizaine de langues. *Fünf ounde tsvantsich* est son huitième livre.

Fünf ounde tsvantsich

Dans cette ville où tout le monde ne pensait qu'à maigrir et devait dire non à tout, Dianka traversait une période de vache maigre, offre spéciale ! Offre spéciale ! Pour un bouillon maigre, une pilule amaigrissante offerte ! D'abord le distributeur a avalé la carte de Di (qui croyait avoir encore une dizaine de francs dessus à gratter), avant d'annoncer pompeusement que la carte ne lui serait pas restituée. En vous souhaitant un scheuneu tag. Le volet est retombé comme un rideau et Dianka a eu beau frapper la machine de ses petits poings, rien.

Di n'avait pas de fric, et quand on n'a pas de fric en Suisse on est mal vu. On est mal vu au sauna Apollo, au Carrousel, à l'Odeon, au Barfüsser... Fini les sourires blanchis et les gentils bonjours « krittsa ! » (version suisse du « Grüß Gott »). Les belles paroles au chocolat se dégonflent comme une baudruche qui traîne derrière Dianka sur le trottoir en s'accrochant partout. Toutes les illuminations, les manèges sont éteints, comme un fait exprès il n'y a plus de vaches en chocolat sur la Bahnhofstrasse, elles étaient encore là hier mais plus aujourd'hui, quand ils la croiseront, ses clients les plus souriants et les plus sympathiques écouteront juste son histoire triste, s'excuseront, ils doivent y aller, ils lui souhaitent bonne chance. Tous ceux qui étaient si gentils hier sont désagréables, comme cette tapette suisse, une connaissance qu'a croisée Di ; Di a commencé en anglais, l'autre en allemand pour finir par dire :

— Iou ar olredi enaf longue taillm hir tou leurn djeurmane. If iou ouante tou lif hir, iou mast leurn djeurmane...

Comme si Di n'avait pas d'autres chats à fouetter. Elle savait qu'elle ne verrait pas arriver une décapotable déversant effluves de cuisine asiatique et musique de prière, de toute façon le Dragon Thaï n'était jamais venu la chercher, parce qu'elle en avait une petite et qu'il n'y avait que les grosses qui les excitaient.

Dianka avait un client régulier sympathique : environ trente-huit ans, mince, riche, taches de rousseur et un peu juvénile d'ailleurs (mais Di ne savait pas que ce côté juvénile n'était qu'une pose bien étudiée), ce petit air de « j'y peux rien », les cheveux soigneusement coiffés en bataille, la bonne chemise, les bons boutons de manchette... Toujours sympathique, ponctuel, le monsieur comme dans la pub. Banquier, évidemment. Et

puis justement cette mine désarmante bien étudiée, comme sortie d'un catalogue, un soupçon de rébellion, un soupçon d'espièglerie, la conviction qu'à partir du moment où on entre dans son périmètre, tout ira bien... Bon, et voilà évidemment, il tombe sur cette espèce de loqueteuse dans la gare. Il avance, comme dans une pub, une boîte de chocolats Merci à la main (comme s'il devait l'offrir à quelqu'un en partance), comme s'il avait rendez-vous ici avec Di, il la remarque, se colle un large sourire, montre ses dents artificielles (Di savait qu'ils allaient tous se les faire faire en Pologne, parce que c'est moins cher), il commence ses amabilités... Di a réussi à l'emmener prendre un café et un gâteau, elle savait qu'il ne refuserait pas, il est un peu trop attaché à son image « aimable »... Dans ses yeux, une compréhension profonde comme le lac de Zurich du problème de Dianka et de tous les autres problèmes du monde, une affliction doublée d'une certaine distance. Il lui a commandé un café, une glace et Di a un sentiment de déjà-vu. Quand elle est arrivée de Munich il y a plus d'un an, elle avait aussi rencontré comme ça un type qui lui avait offert un café et une glace dans le même bar...

Donc, Di, trompée par ses airs, se met à lui raconter son histoire à la Job, préliminaire à une demande de prêt pour s'acheter des fringues et des cosmétiques, pour se payer l'hôtel et retrouver péniblement un niveau présentable sur le marché. Il boit son chocolat (juvénile, n'est-ce pas ?) et, profitant d'une pause d'une seconde où elle tire sur sa cigarette, il lui déballe à son tour tout ce qui va mal.

— Ça va mal, de pire en pire ! Pas seulement pour toi, c'est un problème suisse en général. Tu vois, la Suisse dans laquelle tu es arrivé n'existe plus. Tu as vu ce qui s'est passé à Berne et à Bâle ? Di ne savait pas parce qu'elle n'a pas la télévision dans sa petite maison dans la gare. — Et voilà. Tout est de plus en plus cher, il faut avoir trois boulots pour pouvoir ne serait-ce qu'entretenir son jardin ! Sans compter que mon chien est devenu allergique au gluten et que je dois lui acheter des croquettes sans gluten...

Donc Di est dans son truc, lui dans le sien. Di grignote le biscuit de sa glace en disant qu'elle ferait bien de se couper les ongles. Lui sirote son Perrier et dit qu'il vendrait bien son bateau, c'est vrai quoi, qui peut se permettre d'avoir un yacht aujourd'hui. Finalement, d'une certaine manière, ils sont sur la même longueur d'ondes.

Bon, et puis un miracle arrive, Di réussit à se faire inviter chez lui, là, tout de suite, il veut du sexe, pas de problème, du moment qu'elle peut prendre un bain. Lui est tellement aimable qu'il ne peut pas refuser et voilà Di dans le parking souterrain, Di dans une énorme bagnole aux lignes épurées, Di en route pour Zürichberg, route déjà bien familière, derrière les vitres, la canicule, Zurich a des airs de ville du Sud, la voiture sent la vanille et l'argent, il porte des lunettes noires, Di s'arrache les petites peaux autour des ongles, un coup à ce que ça s'infecte. Et c'est la même chose, ils entrent dans l'allée, le jardin, le garage en sous-sol, l'ascenseur, le salon, dans la salle de bain il y a cinq lavabos alignés, comme si le monde voulait la dédommager pour ne pas en avoir vu un seul ces derniers jours... Alors elle ouvre le robinet de tous les lavabos à la fois, sans le moindre scrupule, sans modération. Sans modération elle fait couler l'eau dans la baignoire, elle verse des huiles, des sels de bain sophistiqués, elle entre dans la baignoire... Au bout d'une heure, embaumant le Cerruti 1881 et le Chanel Monsieur et le Fahrenheit de Dior, enveloppée dans un peignoir blanc en éponge, elle sort dans le jardin où se trouve la piscine et un blond doré en train de bronzer, à côté de lui un verre de jus d'orange. Le blond lance à Di un sourire typiquement artificiel, avec l'amabilité des classes supérieures, et voilà Di allongée sur un transat dans ce jardin dont l'entretien coûte si cher de nos jours, et le chien allergique au gluten à ses pieds lui fait la fête en grignotant son os sans gluten... Puis, on lui demande de venir à l'étage, là, le mec qui l'a déjà invitée ici est allongé nu sur un lit blanc, il se branle sans savoir qu'il va très bientôt attraper des morpions. Di donnerait presque tout, enfin tout compte-tenu du montant peu impressionnant de sa fortune actuelle, pour que cela traîne toute la soirée, c'est-à-dire nuitée comprise, mais malheureusement, on n'est qu'au début de l'après-midi. Après le rapport, il lui est poliment suggéré de s'en aller, on lui glisse un billet de cent francs dans la main (cent francs ! Quand elle n'en avait pas besoin, il la payait cinq cents) ! Malheureusement, on ne peut pas te ramener, mais on va t'appeler un taxi (ça fait déjà cinquante qui s'envolent !). « Baille, baille, tchüssss ! » Les pétasses comme toi, ça s'en sort très bien, les petites putes dans ton genre, ça retombe toujours sur ses pattes !

Dianka dort à la gare, Dianka dort dans le caniveau, elle ne se lave pas les dents, un comble au royaume du dentifrice Elmex, mais elle rêve de clients qui sentent le désodorisant, de banquiers assis aux chiottes, le calbute Polo Ralph Lauren baissé, de banquiers qui lisent des tsaïtoungues aux chiottes, le zizi rasé, plein de boutons et de rougeurs après le rasage. Dans chaque cabine, un banquier, la quarantaine passée, consulte le cours du franc et débite des paroles exaltées à la gloire du chocolat, des vaches en chocolat, des coupe-ongles en chocolat et des vitamines suisses Supradyn... À vrai dire, leurs zigounettes de banquier font peine à voir, pâles et fripées, comme des cous de poulets. Mais qu'est-ce que ça peut faire, quand ces bons pères de famille enlèveront leurs lentilles et les mettront dans le liquide spécial, ils n'y verront plus rien de toute façon... Eux et leurs embauchoirs. Eux et leurs cintres compliqués, leurs housses à costume. Eux et leurs voyages organisés en Pologne pour se faire arracher leurs dents saines mais légèrement jaunies et tordues et les remplacer par des perles tellement blanches qu'elles en ont une nuance de gris. Eux et leurs expéditions au duty-free de la République de Saint-Marin. Eux et leurs putains de caves à vin, leurs bouteilles entreposées à l'horizontale.

Eux et leurs stylos Mont-Blanc.

Vos verres à pied gigantesques avec une goutte de vin au fond.

Vos couteaux trop aiguisés sur leur support spécial.

Traduit par : Isabelle Jannès-Kalinowski

MICHAŁ WITKOWSKI
Fynf und cfancyś

ZNAK Literanova, Kraków 2015
124 × 195, 320 pages
ISBN : 978-83-240-2742-2
Droits de traduction : ZNAK
Contact : bolinska@znak.com.pl

ELŻBIETA CHEREZIŃSKA

L'Intrépide

La plasticité de ce roman, l'intensité de l'action, les excellents dialogues, une description captivante des mœurs, tout cela rend la lecture de *L'Intrépide* très agréable. Le roman ne se contente pas d'éveiller la curiosité du lecteur — l'histoire traite d'événements peu connus qui se sont déroulés il y a mille cinquante ans dans une Europe septentrionale et orientale en train de se christianiser — mais cette lecture nous subjugue par son brio et par la fresque historique qu'elle déploie. Dans *L'Intrépide* tout semble être plus vrai, plus expressif, plus fascinant par sa forme même. Qu'il s'agisse de politique, de guerre ou d'amour.

Elżbieta Cherezińska a écrit un ouvrage sur les tout premiers débuts de l'État polonais et sur ses premiers souverains : Mieszko Ier et Boleslas le Vaillant. Mais surtout sur la fascinante Świętosława, fille du premier et sœur du second. Cette femme en tout point exceptionnelle — princesse de la dynastie des Piast et reine scandinave — a enfin trouvé dans la littérature la place qui lui revient, de même que ses nombreuses parentes et cousines qui, jusque-là, n'étaient mentionnées dans les manuels d'histoire que dans les notes de bas de page.

Au sujet de Świętosława elle-même — en Scandinavie, on la connaît sous le nom de Sigride Storrada ou Gunhilde : elle fut reine de Suède, du Danemark et de Norvège et même très brièvement d'Angleterre — les sources sont peu nombreuses et les maigres informations que l'on peut glaner sont souvent contradictoires, ce qui ouvre un vaste champ aux suppositions et donne libre cours à l'imagination. L'auteure de *L'Intrépide* a déjà montré avec ses ouvrages précédents — et en premier lieu avec *Couronne de sang et de neige* — qu'elle ne manquait pas d'imagination, tout en restant dans le cadre des mythes et des légendes pour ne pas basculer entièrement avec ses héros dans le royaume des contes. L'assise historique de son nouveau roman semble parfaitement solide.

Świętosława, que les historiens présentent en général comme une souveraine sévère sinon cruelle, éveille avant tout notre admiration dans la description qu'en donne Cherezińska. En tant que digne fille de son père, elle place au-dessus de son bonheur personnel les intérêts de la communauté, l'intérêt général, pour ne pas dire celui de l'État. Elle ne pardonne pas pour autant les outrages ou le mépris qu'on lui montre. Cette Mère de rois, épouse d'Erik le Victorieux et génitrice de saint Olaf, était une femme fière, courageuse et, en tenant compte des usages de l'époque, indépendante. Une femme exceptionnelle.

On peut sans doute affirmer que l'histoire de Świętosława est le meilleur livre écrit par cette auteure qui a pourtant déjà produit *Le Royaume restauré* si bien reçu et l'excellent *La Légion*.

Krzysztof Masłoń

ELŻBIETA CHEREZIŃSKA

(née en 1972), théâtrologue et auteure de best-sellers historiques. Elle a publié des romans sur l'époque médiévale de l'Europe Centrale et la dynastie des Piast Polonais (*Le Jeu de dés*, *Couronne de sang et de neige*). Elle adore le Moyen Âge scandinave, qui est devenu le sujet de la série populaire *La Route du Nord*. Elle écrit aussi sur l'histoire contemporaine, comme dans son roman *La Légion* qui dépeint une division partisane durant la Deuxième Guerre mondiale.

L'Intrépide

Erik arriva le soir suivant. Un instant avant que ne résonnent les cors de la porte d'entrée pour souhaiter la bienvenue au roi, Świętosława entendit une fois encore quelque chose que Dusza ne perçut pas. Elle n'aurait pas pu nommer ce son. C'était comme un bruissement dans l'air. Elle comprit qu'ils étaient unis par une sorte de fil invisible, qu'elle aimât Erik ou pas. Dobrawa pressentait elle aussi les retours de son père.

Świętosława avait assez de temps pour se préparer et accueillir son mari. Il emprunterait le chemin du sud et s'arrêterait près du sanctuaire et du bosquet pour faire des offrandes aux lugubres divinités qu'il honorait. Elle savait que ce seraient des offrandes de remerciement car les messagers porteurs de la bonne nouvelle marchaient devant.

Donnant donnant, pensa-t-elle. Il a rempli son premier devoir d'époux, et moi, j'ai mis au monde son fils.

Elle enfila une de ses robes les plus coûteuses, taillée dans de l'épaisse soie rouge et ornée d'un large ruban doré. Avec ses cheveux, les servantes tressèrent une couronne de nattes et la ramenèrent au-dessus du front. Elles la maintinrent par un bandeau entrelacé d'or. Elles lui enfilèrent des bagues aux doigts.

— Duszka, mon lynx ! Elle tendit le bras pour saisir sa fourrure et fut prête pour accueillir son seigneur et maître.

— N'oublie pas l'enfant !

Thora lui rappela l'essentiel.

La servante lui tendit un bol rempli de sang et Świętosława en marqua les joues de son fils. Elle rinça ses doigts dans l'eau.

Dans la grande salle, elle se tenait debout sur une petite estrade, sa fourrure de lynx sur le dos et l'enfant dans les bras. D'en haut, elle voyait venir à elle, dans la lumière des torches et au son triomphant des cors, son seigneur et maître, le roi Erik : chauve, barbu, aux larges épaules. Grand et massif, il était pourtant agile. La personnification de la force comme le sanglier dont il portait le signe sur son bouclier. Revêtu d'une fourrure prise sur un ours polaire, il semblait deux fois plus grand qu'à l'accoutumée. Ses yeux sombres brillaient. Sa ceinture cliquetait sur le métal de sa cotte de mailles. Il marchait sans la quitter des yeux, elle, ou le petit paquet qu'elle tenait dans ses bras. Derrière lui marchaient les puissants, les chefs, puis suivaient les timoniers

des barques et les commandants de groupes. Le jarl Birger marchait à la droite du roi et souriait à la reine de façon réconfortante.

— Reine Sigride ! dit d'une voix forte le seigneur et maître lorsqu'il se retrouva près d'elle.

— Roi Erik, répondit-elle.

— Qu'est-ce qui m'attend à la maison ? demanda-t-il.

— Le fils du roi ! Que rapportes-tu à la reine ?

— La victoire, madame ! Les champs de Fyrisvellir sont inondés du sang de nos ennemis. Mon neveu Styrbjörn est mort. Nous n'avons pas de captifs.

Des cris de triomphe se firent entendre.

Qu'est-ce qui compte le plus pour lui ? se demanda-t-elle. Son fils ou la défaite infligée à son neveu ?

Elle lui tendit l'enfant. Il le dénuda et l'examina en vérifiant s'il ne lui manquait rien. Il compta même les doigts des pieds et des mains.

— Il a des poils sur le dos comme toi, seigneur, lui dit-elle.

Il vérifia. Cela le remplit d'aise. Il éleva le garçon très haut en l'air et le montra à ses sujets.

— Mon fils, rugit-il. Mon fils et mon héritier !

L'enfant se mit à pleurer très fort, ce qui réjouit encore davantage l'assemblée.

— Il a de la voix !

— Il est costaud ce garçon !

— Il nous salue !

— Seigneur, as-tu déjà choisi son prénom ? demanda Świętosława en lui reprenant l'enfant.

Il retint ses mains, l'attira vers lui et lui répondit :

— C'est notre premier-né. Tu m'as rendu heureux.

Ses yeux brillèrent comme lorsqu'il la prenait dans son lit.

— Quel bruit infernal ici ! Elle lui sourit : — Répète, je t'en prie, je n'ai pas entendu.

— Tu m'as rendu heureux avec ce fils ! s'écria-t-il et un quasi silence régna dans la salle.

— Comme toi avec la victoire, répondit-elle.

Ils burent à la santé de la mère, à celle du roi et de l'enfant. Ils burent à la victoire, à leur heureux retour et à la prompte cicatrisation des blessures. Les serviteurs peinaient à suivre avec les cruches. Les rires, les cris, la gaieté des femmes qui accueillaient leurs maris étouffaient les sanglots isolés de ceux qui avaient perdu leurs proches sur les champs de Fyrisvellir.

Parmi les dames importantes, Erik choisit Thora, l'épouse de Birger, et l'invita à occuper la place d'honneur à ses côtés puisqu'elle avait réussi à faire venir son fils au monde avec bonheur. Świętosława invita à ses côtés le jarl Birger en reconnaissance pour sa bravoure dans la bataille.

Le scalde composait des strophes sur la défaite de Styrbjörn. Il faisait rimer les champs verts de Fyrisvellir avec le bleu d'azur de la rivière qui s'empourprait du sang des victimes.

Lorsque le scalde fit une pause, Birger résuma la bataille à Świętosława :

— Trois jours de tuerie.

Il laissa le soin au poète de faire l'éloge en vers de la danse des épées, du tintement des flèches porteuses de mort, de l'envol meurtrier des lances et de la muraille de boucliers. Le scalde rendit hommage à la vaillance des Jomsvikings qui avaient combattu aux côtés de Styrbjörn de toutes leurs forces :

Resplendissants de courage
même pour vile cause,
ils périrent en braves
sans demander grâce...

Le poète appela Styrbjörn « le neveu indigne » et ne consacra qu'une seule rime à sa mort. Il employa tout son talent à la glorification d' « Erik le Victorieux ».

Segersäll. C'est le prénom que portera dorénavant le plus valeureux des rois !

— Et quel prénom donneras-tu à ton fils ?

Świętosława entendit la question que Thora posait au roi entre les strophes du chant.

— Björn, peut-être, comme mon père ?

Erik avala une lampée dans une énorme corne incrustée d'argent : — Ou peut-être...

— Est-ce que le père de Styrbjörn, le frère de mon mari, était apprécié dans son pays ? Lui reste-t-il des fidèles ? demanda Świętosława à Birger avec qui elle pouvait parler dans sa langue maternelle.

— Il en reste toujours quelques-uns, madame. Ton mari a risqué gros en annonçant que son héritier serait le fils que tu portais dans ton sein. C'était un défi ! Si tu avais mis au monde une fille, il y en aurait beaucoup qui douteraient à présent de la raison de la mort de Styrbjörn. Mais tu portes bonheur, madame. Tu es une vraie reine.

— Était-il difficile de décider Styrbjörn à déclarer la guerre à Erik ?

— Non. Birger éclata de rire : — Les jeunes hommes sont comme les aiguilles sèches des pins. Il suffit d'une étincelle et le feu les consume.

Elle lui fit signe de se taire car le scalde chantait à présent sur un thème qu'elle ne comprenait pas.

— Quel mariage du roi célèbre-t-il là ?

Birger se troubla.

— Demande-le à ton mari. Qu'il te le dise. Moi...

Il vérifia qu'Erik conversait toujours avec Thora et se hâta de conclure :

— Il y aura, madame, une cérémonie où l'on donnera un prénom à ton fils, le père ce jour-là l'aspergera d'eau. Je ne le proposerais à personne d'autre, mais nous sommes unis par la foi. Prie au-dessus de cette eau de telle façon que le roi n'en sache rien, ce sera un substitut de baptême pour ton fils... un jour, sûrement, tu pourras parachever ce sacrement, mais...

— Merci, jarl, répondit-elle sans le regarder. Et au plus profond d'elle, tout s'agita.

Seul Birger pouvait comprendre sa crainte que l'enfant mourût sans être baptisé. Les enfants meurent souvent.

Le scalde termina son chant sur la bataille et en commença un autre, inconnu.

Silencieux et pensif
doit être le fils du roi,
valeureux au combat
inflexible dans ses ordres...

— Seigneur, dit-elle en s'adressant à Erik. Si tu n'as pas encore décidé quel prénom donner à ton fils, permets-moi de te donner un conseil.

— Glacés sont les conseils d'une femme ! fredonna joyeusement Erik sous son nez, mais elle ne se troubla pas car elle savait que c'étaient les paroles du chant préféré du scalde. Elle l'avait souvent entendu.

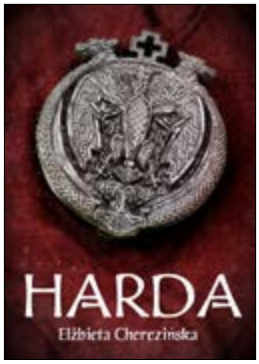
— Appelle ton fils Olaf, mon époux.

— Comment ?

Ses yeux étincelèrent dangereusement.

— Ton défunt frère s'appelait Olaf. Styrbjörn était son fils. Tu n'as pas permis que ton neveu arrive au pouvoir, mais si tu prénommes ton premier-né Olaf, tu montreras que tu honores la mémoire de ton frère et que tu as vaincu ton neveu pour une bonne cause. Ceux qui lui sont fidèles dans l'ombre ne pourront pas t'accuser de mauvaise volonté.

Traduit par : Agnès Wisniewski



ELŻBIETA CHEREZIŃSKA
Harda

Zysk i Sk-a, Poznań 2016
150 × 230, 600 pages
ISBN : 978-83-778-5959-9
Droits de traduction : Zysk i S-ka
Contact : aleksandra.basinska@zysk.com.pl

WŁODZIMIERZ KOWALEWSKI

L'homme laid et autres nouvelles

Sur les onze nouvelles présentées dans ce livre, six furent publiées il y a treize ans. Elles formaient alors le recueil intitulé *La Lumière et la Peur*. Néanmoins, on aurait tort de dire de ces textes qu'ils sont anciens et déjà connus, parce que Włodzimierz Kowalewski veut situer sa prose en dehors du temps, et ce, à deux niveaux.

D'abord, il a recours à une forme littéraire ostensiblement archaïque, il cherche à être démodé à outrance. Il suffit de se rappeler le sous-titre dont fut affublé son recueil publié en 2003 : « Nouvelles poussiéreuses ». Ensuite Kowalewski passe habilement d'une époque à une autre, il efface consciemment la frontière entre ce que nous appelons l'époque contemporaine et le temps que nous considérons comme révolu. Il veut nous faire comprendre par-là que seule compte la beauté narrative d'un récit, sa trame et l'époque à laquelle il se réfère deviennent alors secondaires.

L'éventail des possibilités est ici très large. *La Soirée littéraire*, qui inaugure ce nouveau recueil, relate le séjour imaginaire de Thomas Mann à Olsztyn (autrefois Allenstein), la veille de l'obtention de son prix Nobel (en 1929). Dans la nouvelle suivante *(La Folie)*, nous avons affaire à la réalité actuelle et nous restons dans la ville traversée par la rivière Alle, à laquelle l'auteur est fortement lié (il a passé une grande partie de sa vie à Olsztyn). L'action de *La Lumière et la Peur*, quant à elle, a été située dans la moitié du XIXe siècle et renvoie à des événements de la biographie de Zygmunt Krasiński. Dans *La Mort d'Ostrogski*, nous découvrons le portrait d'un décadent, typique au courant de la Jeune Pologne, qui s'ennuie en Sicile. Dans *Le Blagueur* ainsi que dans *Et la lune s'est noyée dans la mare…*, l'auteur nous fait visiter respectivement la ville de Toruń et la région de Vilnius, telles qu'elles furent avant la guerre. *L'homme laid*, que l'on retrouve également au début du roman *Les Excentriques* (2007), nous amène à une époque plus récente (la seconde moitié des années 1950) ; c'est le cas également des nouvelles intitulées *Władyś* et *L'Immeuble de Dengler*. À la fin du recueil, nous trouvons deux récits de souvenirs. Certes, ils se rapportent au vécu de l'auteur, mais ils tirent également leur essence de ce que l'on pourrait appeler de pressantes invocations à l'Histoire, d'une adoration de ce qui appartient à un passé irrémédiablement révolu. Kowalewski nous livre donc un récit sur de vieilles voitures *(La Voiture de ma vie)* et sur l'aventure vécue par le personnage autobiographique au début des années 1960 *(Le Monument)*.

Si la composante géographique semble essentielle (la ville d'Olsztyn est importante aux yeux de Kowalewski, comme l'est Olsztynek située non loin ; idem pour Toruń qui se retrouve dans deux nouvelles et où l'écrivain a fait ses études), la dimension temporelle a été mise entre parenthèses. Dans une note, l'auteur nous adresse une invitation particulière : « Que le lecteur pénètre avec moi là où moi-même j'aurais voulu me trouver ne serait-ce qu'un bref instant. » Cela fait germer un genre d'universalité fictive : sur un seul et même plan, l'écrivain mêle des événements de son propre vécu à des histoires entendues et à des motifs empruntés à des ouvrages anciens. Quel cherche-t-il ? Diverses subtilités de la vie spirituelle, et par-dessus tout ce par quoi se révèle le mystère, parfois même l'incroyable. Les tableaux qu'il dépeint sciemment de façon réaliste ont ici toujours leur revers inquiétant, qui échappe au rationnel.

Les nouvelles recueillies dans *L'Homme laid* mettent en lumière diverses dépendances et parentèles littéraires. Elles sont parfois claires et énoncées, comme dans *La Soirée littéraire*, qu'il conviendrait de lire en miroir avec le récit d'Olga Tokarczuk qui porte le même titre et qui aborde le même sujet (la visite de Mann à Olsztyn). Parfois ces liens sont masqués, comme dans *L'Immeuble de Dengler*, où Kowalewski engage un dialogue avec les premiers romans de Paweł Huelle. Il est important de souligner que sa prose a peu de choses en commun avec le recyclage littéraire. Elle ne peut en avoir puisqu'elle résulte d'une foi inébranlable et sans bornes en la littérature pour ce qu'elle est en vérité, toujours capable de nous captiver à travers le destin et le vécu des autres.

Dariusz Nowacki

WŁODZIMIERZ KOWALEWSKI

(né en 1956), prosateur, scénariste, chroniqueur, auteur de pièces radiophoniques (il collabore avec la Radio polonaise à Olsztyn). Il a publié, entre autres, deux recueils de poèmes et quelques recueils de nouvelles. Il a été nominé trois fois pour le Prix littéraire NIKE.

L'homme laid et autres nouvelles

Il adorait le tumulte des grandes villes. Il avait l'impression de se fondre en elles, d'être un autre, bien qu'il demeurât assurément le même. Après les réceptions officielles, les discours, les compliments d'une société distinguée, il disparaissait dans les rues secondaires. Il oubliait Wagner, les philosophes, la construction de l'intrigue, les esprits complexes de ses personnages. Il s'immergeait dans la lumière pourpre que diffusait l'intérieur incandescent des cabarets, il écoutait les sons orgiaques du jazz et les voix masculines des chanteuses à la chevelure blonde décolorée. Il aimait siroter du gin jusqu'au petit matin en compagnie d'impertinents blancs-becs aux ongles vernis et à la réputation sulfureuse. À Amsterdam, peu de temps auparavant, la nuit, dans le quartier de la débauche, il avait été accosté par… une voyante. À l'image des prostituées locales, elle était assise à une fenêtre ouverte, sous une enseigne criarde. « Tu es un chef d'orchestre, un poète ou un prêtre, quoi qu'il en soit tu sais jouer avec les sentiments ! », s'écria-t-elle à sa vue. À ces mots, il entra sans réfléchir. Elle était très flétrie, et de fait ne pouvait sans doute plus exercer le même métier que ses voisines. Pour quelques marks, elle lut dans des cartes graisseuses la prédiction suivante : « Tu vas recevoir une excellente nouvelle et de l'argent, beaucoup d'argent. Ensuite, tu partiras très loin et tu ne reviendras plus jamais. Mais ne t'en fais pas : tu vivras longtemps, tu seras heureux. » Il ne parvint pas à faire taire en lui cette stupide phrase que la vieille femme devait sûrement réciter à chacun de ses clients.

Il réfléchissait et faisait des conjectures. De l'argent, quelle bonne nouvelle… Fischer, aussi poltron que ses confrères éditeurs, se déciderait-il enfin à publier à grand tirage ses *Œuvres complètes* ? Mais peut-être la vente de ses livres avait-elle enfin démarré en Amérique ? Un voyage… C'est sans doute ce départ pour la Palestine, prévu l'an prochain, pour *Joseph et ses frères*. L'Orient m'attirera-t-il au point de ne plus jamais revenir en Europe, pas même en pensée ? Qui sait… qui sait… Car il ne saurait être question de mon séjour à Allenstein. Il se rendait dans cette ville par-delà deux frontières, non pas tant pour l'exotisme de la Prusse-Orientale que par l'incapacité qu'il avait à repousser les demandes insistantes, un défaut qu'il s'efforçait de gommer depuis des dizaines d'années, en vain. Le ministre von Kanitz, originaire de cette région,

l'avait tant harcelé par téléphone et par écrit, qu'il avait fini par céder.

— Ce sont des territoires totalement coupés du tronc principal de la culture allemande. Si de grands hommes tels que vous, votre frère Heinrich, Toller ou ne serait-ce que Bergengruen ne manifestent aucun intérêt pour eux, ces champs désertés seront investis par vous savez qui. Je suis très inquiet. Vous voyez bien ce qui se passe dans notre République ! tentait de le persuader la voix rauque dans le combiné.

Il consentit à reprendre, à Allenstein, sa conférence sur *Nietzsche et la musique. L'Amour et la Haine*, puis à passer également quelques jours à Tüngen, dans la propriété de von Kanitz, située non loin de Wormditt, pour, comme l'exprima le ministre : « Ne rien y faire à part méditer et, tout au plus, converser. »

Le train laissa derrière lui les bois, qui poussaient de part et d'autre des rails si densément qu'à l'intérieur du wagon, il régna durant un long moment une pénombre verdâtre, pour pénétrer dans une clairière baignée de soleil, située entre deux lacs. Il dépassa une gare secondaire et ne ralentit qu'une fois arrivé aux viaducs, de la hauteur desquels on pouvait admirer le panorama de la ville. Le château en briques rouges, l'église aux airs faussement gothiques et au clocher atypique surmonté de deux dômes pointus, les toits échelonnés des maisons adossées à la colline, plus bas, les rues pratiquement dissimulées par les frondaisons des arbres — tout ceci défilait lentement sous ses yeux comme autant d'images en stéréoscopie.

À la gare, il ne fut pas surpris. Par la porte entrouverte du wagon, il aperçut un petit groupe de lycéens, quelques officiels en costumes d'apparat qui, arrivés au dernier moment, s'épongeaient le front en haletant, un jeune homme aux cheveux soigneusement plaqués et gominés qui tenait un bouquet de fleurs.

Il n'était pas faussement modeste, il appréciait ce genre d'attentions. Il considérait que dans un monde civilisé, il devait exister des témoignages de respect propres aux célébrités. Il boutonna son veston et descendit sur le quai, directement dans le nuage de vapeur qui s'échappait de sous la locomotive. On le reconnut immédiatement. L'éclat d'un monocle, une poignée de main exercée aux salutations officielles.

— Cher Monsieur, permettez-moi de me présenter, je m'appelle Zühl, je suis le bourgmestre d'Allenstein. Monsieur le surbourgmestre vous prie de l'excuser. Il n'a pas pu se déplacer personnellement, mais il assistera à votre conférence. Et voici le docteur Trotz, le directeur de notre lycée.

Une odeur de naphtaline et de tabac doux, une inclinaison de la tête, un peu trop marquée, mais une poignée de mains franche et ferme.

— Nous vous souhaitons la bienvenue, *Herr* Mann. J'ai lu tout ce que vous avez écrit. C'est admirable. Voici le professeur Kokoschka, il tenait absolument à vous rencontrer.

Eh bien oui, c'était inévitable, même ici. Un uniforme d'une couleur cloacale, un ceinturon, un baudrier, des bottes d'équitation comme des miroirs. Ces casquettes rondes lui faisaient toujours penser, par leur forme, aux crachoirs que les aides-soignants sortaient le matin par leurs longues poignées des chambres des tuberculeux du sanatorium de Davos. Au lieu de la poignée de main habituelle, un superbe claquement de talons contre l'asphalte.

— Enchanté. Qu'enseignez-vous ?

— Les langues classiques ! retentit la réponse.

— Je vois…

L'ovation des lycéens, les fleurs du jeune homme au visage diaphane, qui se révéla un poète lyrique local, un exemplaire de *La Montagne magique*, tendu avec insistance par une mère accompagnée de ses deux enfants, un geste que l'enseignant en uniforme considéra comme un manque de tact et qu'il commenta par une série de jurons étouffés. Quelques remarques sur le climat de la Prusse-Orientale, sur la météo et le voyage, l'appel du bagagiste.

— Cher Monsieur, votre voiture vous attend.

— Je préfèrerais voyager en calèche, si possible. Je voudrais respirer un peu de…

À cet instant précis, il s'interrompit. Plus loin, près du mur de la gare, quelque chose avait subitement attiré son attention. Un regard. Tel un éclat soudain et inattendu, qui avait tétanisé son corps entier et lui avait coupé le souffle.

Sous l'enseigne du restaurant, devant des publicités qui vantaient la bière locale *Waldschlösschen* ainsi que les *Stadt- und Kreissparkasse*, se tenait une femme élancée, vêtue d'un ensemble gris. Du rond de son chapeau descendait une voilette qui, si elle brouillait les traits de son visage, ne pouvait

en masquer les yeux. Ils étaient comme deux lumières vives, qui perçaient la brume. Ils vous clouaient sur place, vous paralysaient, ils étaient le point le plus lumineux du paysage.

— Que vous arrive-t-il, *Herr* Mann ? demanda une voix inquiète.

— Rien… Je voulais dire : prenons une calèche, je voudrais respirer un peu d'air frais.

La calèche roulait souplement sur les pavés de granit. Le bourgmestre s'était assis à côté de lui et tentait d'entretenir la conversation. La visite d'une personne aussi éminente que lui était un grand honneur pour les autorités et les habitants d'Allenstein, aucun écrivain avant lui n'y avait séjourné, hormis un certain Funk, qui rédigeait l'histoire de la ville. Il n'écoutait pas, ses réponses étaient laconiques et machinales, à la limite de l'impolitesse. Elle ? Ici ? Comment était-ce possible ? Pourquoi ? Il n'avait aucun doute cependant, il avait confiance en sa mémoire visuelle, elle ne lui avait jamais fait défaut. Il était capable, sans les lire, de retrouver dans des manuscrits de plusieurs milliers de pages une phrase ou un extrait, en s'aidant uniquement de l'aspect de l'écriture ou de la teinte de l'encre. Du reste, ces yeux… Un signe particulier, incontestable. Un poète médiocre aurait écrit : « des yeux comme des étoiles ». Mais pour lui, ils étaient plutôt comme des éclats de glace, qui exprimaient une froideur et une supériorité naturelle, des yeux qui analysaient, décomposaient tout ce qui se trouvait à leur portée. Autrefois, lorsqu'il les regardait de près, il y distinguait la lueur bleutée du givre. Ça ne pouvait s'oublier.

Traduit par : Lydia Waleryszak

WŁODZIMIERZ KOWALEWSKI
Brzydki człowiek i inne opowiadania

Wydawnictwo Marginesy, Warszawa 2016
135 x 210, 320 pages
ISBN : 978-83-65282-42-2
Droits de traduction : Wydawnictwo Marginesy
Contact : a.pluszka@marginesy.com.pl

ZOŚKA PAPUŻANKA

Lui

Zośka Papużanka a fait ses débuts littéraires en 2012, avec son roman *Le Bercail*, très bien accueilli tant par les critiques que par les lecteurs. Dans un style littéraire raffiné, elle y narre une histoire tragi-comique sur les dysfonctionnements d'une famille et les galères psychiques dans lesquelles sont entraînés tous ses membres. Dans son nouveau livre, intitulé *Lui*, on retrouve en grande partie le thème développé dans son premier ouvrage. La romancière cracovienne y dépeint à nouveau une famille et ses problèmes, en focalisant l'attention sur un « minable », un héros négatif. Une fois de plus, elle crée une narration compliquée, expose des points de vue différents, dans un style où le tragique se mêle à un humour amer. Mais, contrairement à son précédent roman, l'histoire qu'elle raconte est beaucoup plus intimiste cette fois. Autant *Le Bercail* pouvait être défini comme une saga familiale dispersée, autant *Lui* se présente comme un psychodrame ayant pour thème les relations difficiles entre une mère et son fils (Lui), surnommé Le Morveux.

Ce thème constitue l'axe principal du récit. Le Morveux est un enfant sain physiquement, mais qui présente des déficits psychiques et intellectuels évidents. Il commence à parler tard, a toujours du mal à prendre la parole, à étudier, et il est quasiment incapable d'assimiler des connaissances à l'école où il est devenu un bouffon et un bouc émissaire. La seule chose qui l'ait toujours intéressé, c'est le transport urbain, et plus particulièrement les tramways : il sait tout à leur sujet, connaît tous les horaires par cœur. La mère du Morveux réalise très vite que son fils aîné est différent des autres enfants et qu'il ne remplira jamais les attentes traditionnelles — ni les siennes, ni celles des autres —, qu'il ne sera jamais un enfant mignon, gentil et intelligent. Elle l'aime malgré tout, elle essaye de le comprendre comme elle peut et de l'aider dans la vie. Mais son amour est cousu de résignation. Moins elle en attend de son fils, plus elle est convaincue qu'il ne s'en sortira pas sans son aide, et plus elle le rend dépendant d'elle. Mais elle se rend aussi dépendante de lui. La mère et le fils se retrouvent unis par un lien toxique, qu'aucun d'entre eux n'est en mesure de couper. Les tentatives d'indépendance du fils (qui trouve un travail en tant que conducteur de tramway) sont réduites à néant ; Le Morveux s'est soumis à la volonté de sa mère. Tous deux coexistent dans une situation émotionnelle sans issue, s'enfonçant de plus en plus dans des excentricités frôlant la folie.

Papużanka ne précise pas de quoi souffre exactement Le Morveux. Apparemment, son quotient intellectuel est très faible, et il manifeste

des troubles du syndrome d'Asperger ou de Down. De mon point de vue, l'auteur agit sciemment. Papużanka a planté son héros principal dans les réalités de l'école à la fin de la République populaire de Pologne, parsemant son roman de nombreuses anecdotes liées à cette période. Le Morveux fait partie d'une famille ouvrière typique, un père métallurgiste toujours absent (de corps et d'esprit), une « école-usine » caractéristique, où des directrices indifférenciées régentent une masse indistincte d'élèves en blouse bleu marine. La narratrice, une élève de la classe du Morveux, se décrit ainsi, ses camarades et elle : « Nous étions tous — croyants ou non-croyants peu importe, cela s'applique à tous et à chacun — un élément dans un ensemble et des caractéristiques communes à cet ensemble. » Seul Le Morveux ne se greffait à aucun groupe et, à cause de cela, il est devenu la figure de « l'étranger », à la fois concrète et emblématique, quelqu'un d'incompréhensible en réalité, et d'inacceptable, tant pour ses proches que pour ceux qui ne le cotôyaient qu'occasionnellement. Le Morveux était invariablement celui qui se tenait de côté, celui qu'il valait mieux ne pas remarquer pour ne pas se heurter à une altérité qui échappait à toute compréhension. Sa mère également, au fond, ne voyait pas en lui son fils, mais seulement une projection obsédante de ses propres peurs et frustrations.

Comme je l'ai déjà mentionné, dans son roman, Papużanka a consacré une place importante à la vie quotidienne à l'époque du déclin du régime communiste en Pologne. Elle nous présente cette spécificité des années 80 du siècle dernier avec distance, la soulignant avec ironie ou humour, et accentuant à dessein tout l'absurde de ces années-là. Même si, à proprement parler, la romancière cracovienne écrit de la même façon et raconte la même chose sur ce thème que les prosateurs de la génération des années 70, tels que Mariusz Sieniewicz, par exemple, ou Michał Witkowski à ses débuts. Le mérite du nouveau livre de Papużanka ne réside pas, toutefois, dans l'aspect social de *Lui*, mais dans sa sphère psychologique. Au cours de la dernière décennie, de nombreux écrivains polonais se sont mesurés au thème du dysfonctionnement familial. Aucun d'entre eux, sans doute, ne s'est risqué à aller aussi loin dans la description des points douloureux qui surviennent dans le système relationnel entre membres d'une même famille, aucun ne s'est autorisé à pratiquer une vivisection aussi profonde des distorsions et des complexités psychologiques des personnages que ne l'a fait l'auteur du *Bercail*. Personne, en tout cas, ne l'a fait dans un style aussi recherché que celui de Zośka Papużanka.

Robert Ostaszewski

ZOŚKA PAPUŻANKA

(née en 1978), écrivaine et diplômée d'études théâtrales. Elle travaille comme professeur de polonais. Pour son premier livre, publié en 2013 et intitulé *Le Bercail*, elle a été nominée pour le Prix littéraire et le Passeport de « Polityka ». *Lui* est son deuxième livre.

Lui

Désolée pour le retard, s'excusa tout bas la maman du Morveux. La Glacière l'accompagna du regard jusqu'au dernier banc, à la façon d'un projecteur. La maman du Morveux se fit toute petite, elle sortit son calepin et un stylo. Sur les perchoirs voisins étaient déjà installées trente-cinq poules pondeuses qui, en toute inconscience, avaient pondu un œuf, l'avaient couvé de leur propre corps, regardé éclore et grandir ; et il fallait à présent qu'elles supportent La Glacière, l'énumération du matériel pour la géo, les chewing-gums collés sur les bancs couverts de cochoncetés et les explications concernant le projet d'excursion scolaire. Régler la cotisation pour le comité de parents d'élèves, notait la maman du Morveux ; dans deux semaines, fête en l'honneur de la sainte patronne de l'école, en grande tenue ; acheter du papier ministre à grands carreaux. « Nous aurions besoin d'accompagnateurs pour encadrer les élèves pendant le voyage de classe, Madame Kowalski et Madame Kowalski, je vous remercie de vous porter volontaires, nous allons passer maintenant à l'organisation du voyage. Étant donné le comportement des élèves, je ne suis pas certaine, cependant, que cette excursion soit une bonne idée, la classe n'a pas vraiment mérité de sortie. »

Les poules piaillaient à qui mieux-mieux en bombant leur poitrine pleine de bouillon, leurs becs venaient picorer le dessus des bancs ; la maman du Morveux, quant à elle, n'écoutait plus. Depuis le mur la regardaient le fier Żeromski ; la sainte patronne, lugubre sous son casque de cheveux blancs ; Sienkiewicz, le nobélisé ; l'immense poète romantique, Słowacki, magnifique, en chemise dépoitraillée ; M. Mikołaj Rej et ses rouflaquettes, qui ordonna au peuple de ne plus jargonner, mais de parler sa propre langue ; Jan Kochanowski, le père de la langue polonaise, celui qui avait perdu un enfant — perdre un enfant, qu'est-ce que cela fait, perdre un enfant. Jan Kochanowski a écrit ses dix-neuf plus beaux poèmes en polonais, ses *Thrènes* sont si beaux que personne ne peut y croire : c'est normal que personne ne l'ait cru, songeait la mère du Morveux, personne n'est prêt à accueillir une telle souffrance, personne ne veut y croire, ni s'identifier à un héros littéraire, chacun se tient à distance du poète et de son tilleul de Czarnolas, chacun reste loin de ses oliviers, de son vide et de ses parures, combien d'argent serait nécessaire

pour acheter l'intelligence, pour comprendre ? La mère du Morveux fut arrachée à ses réflexions sur Jan Kochanowski (qui a semé *son enfant dans cette triste terre*) par un mot, un mot terrible, lourd, que son oreille fatiguée saisit au vol. Le mot « honte ». « C'est une honte », avait lancé quelqu'un. Une honte, dit la Vieille Arabela, une honte, confirmèrent Mme Mozart, la mère de Kowalski et la mère du Gris, une honte, admit la Glacière, une honte, dit aussi Jan Kochanowski en baissant les yeux ; je vous plains, dit la maman de Bretzel qui avait eu le temps déjà de récupérer de ses nuits de sommeil interrompu et de masquer avec de la poudre le bleu qu'elle avait à l'épaule, je vous plains, Madame.

Jan Kochanowski hocha la tête. La Glacière hocha la tête, et la maman du Morveux, s'extirpant de la torpeur dans laquelle l'avait plongée la réunion parents-professeurs, comprit que l'on s'adressait à elle. Elle promena son regard à droite et à gauche. Autour d'elle, les têtes se balançaient comme celle des petits anges à l'église, si tu mets une pièce, nous te plaindrons, mais oui ! devoir être la maman du Morveux, quel malheur ! tu mérites bien notre compassion. Qui donc a baissé la moyenne de la classe avec ses rangs de zéros pointés ? qui a écrit dans les toilettes un vilain poème sur l'amour charnel ? qui a été convoqué dix-huit fois ce mois-ci chez la directrice ? qui n'a pas donné d'argent pour la caisse de solidarité de l'école ? qui n'emprunte pas de livres à la bibliothèque ? à cause de qui la Vieille Arabella a-t-elle dû appeler la police ? qui est responsable des catastrophes et des spasmes maternels ? qui a laissé de grands vides dans sa maison ? qui, au lieu d'avoir tous ses boutons cousus sur sa blouse et un col blanc, se présente *en funestes parures et vêtements lamentables* ? C'est bien à cause de lui tous ces pleurs et ces larmes d'Héraclite, à cause de ton fils, malheureuse mère, oui, oui, il ne reste rien d'autre à faire qu'à te plaindre. À cause de qui la classe n'ira-t-elle pas en voyage scolaire, qui s'est étiolé avant d'éclore ? Inutile de l'amener en classe, celui-là, caquetaient les poules, il vaudrait mieux suspendre à son cou une meule de moulin et vous, chère mère, il faut vous plaindre, c'est tout, mais non, vous n'êtes pas coupable. C'est le destin.

La maman de l'œuf pourri observa le bleu poudré sur l'épaule de Mme Bretzel ; les lèvres serrées de la Vieille Arabella qui, derrière un sourire plaqué, préparait un crachat de gestapiste ; la maman de Mozart, abandonnée depuis trois semaines seulement par son mari pour une plus jeune, mais qui avait déjà appris à compatir de manière si belle et si sincère ; la maman de La Tôle qui étudiait la possibilité de quitter la maison sans se faire coincer par les autres Tôle. Toutes les poules hochaient la tête, pleines de compréhension, de cordialité, de gentillesse visqueuse du haut de leur perchoir confortable. La maman du Morveux attendait que s'abatte sur elle une grêlée de cailloux. La grêlée ne vint pas. Elle sentit simplement pousser deux cailloux dans ses poings serrés.

La honte, mais quelle honte ! songeait la maman du Morveux, je l'ai mis au monde, je l'ai nourri, et je dois avoir honte. Et cette honte, je dois en prendre l'entière responsabilité. Si ma honte ne comprend pas la physique et ne fait pas ses devoirs, il faut la maîtriser, cette honte. Puisque ma honte ne lit pas de livres et ne veut pas s'identifier à des héros, je dois surmonter la honte. Si ma honte a des mauvaises notes en maths, il faut cesser d'avoir honte pour elle. Puisque ma honte n'en a aucune, peut-être n'y a-t-il pas de honte.

La maman du Morveux claqua la porte. De son sac jeté dans un coin s'échappèrent son portefeuille, des mouchoirs en papier et un demi-kilo d'incertitude qu'elle gardait toujours sur elle, pour être plus sûre. Pour être sûre qu'il ne convient pas de se sentir assurée, qu'il faut toujours s'expliquer, se sentir embarrassée, effrayée et regarder de tous côtés afin de s'assurer que c'est bien ainsi que les gens fonctionnent. Voilà, c'est tout moi. Et merde, se dit la maman du Morveux. Merde. La honte, ça suffit. Il faut faire cuire des pâtes pour la soupe. Ou bien du riz. Des pâtes, ça suffit comme ça, les doutes. Je suis une mère, j'ai bien le droit de décider. Et l'on ne se retrouve pas enceinte par hasard, mais en toute conscience. Parce qu'on le veut. Et puisqu'on l'a voulu, il faut donc le vouloir avec la même intensité tout le temps. Je l'ai voulu et je le veux. Et on ne me fera rien du tout, parce que je suis la maman du Morveux. Je ne suis pas Mme Kowalski, mais juste la maman du Morveux, j'ai voulu l'être et je le suis, et la honte, ça suffit, je ferai les devoirs pour mon fils et ce ne sera pas injuste envers les autres enfants, parce qu'il n'y a pas d'autres enfants. Il n'y a pas d'autres enfants du tout, il n'y a que mon

fils, Le Morveux, et il est comme il est et moi je suis la maman du Morveux et je le veux tel qu'il est. Je veux qu'il soit Le Morveux, ça me plaît d'être la maman du plus mauvais, j'adore écouter les griefs aux réunions parents-professeurs, j'adore patauger au milieu des regards désapprobateurs et compatissants : « Mais quelle éducation ! Pas de quoi s'étonner ! » J'adore quand on a les yeux fixés sur moi et que la discussion s'achève au moment où je tente d'intervenir, je savoure le sentiment d'exclusion, jamais je n'ai voulu faire partie d'un groupe, l'incertitude me titille agréablement : la femme du stand de charcuterie me salue-t-elle en hurlant ostensiblement dès qu'elle me voit car c'est son habitude, ou tient-elle à démontrer sa pratique merveilleuse et ouverte de la tolérance ? Je veux que mon fils soit Le Morveux pour contrarier la femme du stand de charcuterie, pour contrarier la Glacière, pour contrarier les autres enfants, il n'y a pas d'autres enfants.

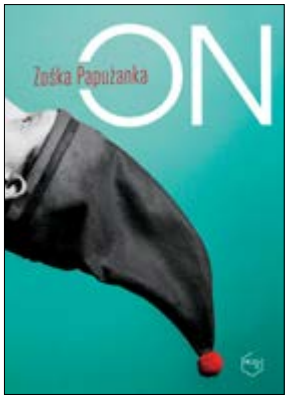
— Maman ! l'interpelle Le Morveux.

Bien sûr que c'est lui, il a le droit de me parler ainsi. Pour lui, je ne suis pas Mme Kowalski. Être maman, ça se mérite. « C'est un honneur, pas une obligation », disent les manuels d'éducation. C'est si simple, voyons. Je suis fière de mes enfants.

— Maman, j'aime pas la soupe avec des pâtes, je ne veux pas de soupe avec des pâtes. Je préfère avec du riz.

Et cet instant où on le sort de ton ventre, alors que tu ne sais pas encore si c'est un garçon ou une fille, s'il est maigre ou gros, s'il te ressemble ou s'il tient de son grand-père, si tu l'aimes, si tu vas l'aimer, s'il sera facile de l'aimer comme il est dit dans les manuels d'éducation, s'il est blond ou brun ou s'il est chauve comme un caillou peut-être, et la seconde où tu te retournes et tu le vois debout à la porte de ta cuisine et tu veux lui dire que tu peux faire cuire du riz, bien sûr, tu pourrais donner ta vie pour lui, voyons, sans aucune hésitation, s'il le fallait ; qu'est-ce que ça peut faire, du riz ou des pâtes, c'est pareil, tu es mon enfant et je t'aime et je te le dirai à chaque instant, qu'il soit important ou pas, comme dans les films étrangers où ils disent « je t'aime » à leur enfant en le déposant à l'école et ils disent « je t'aime » quand ils vont le chercher à l'école, l'enfant demande « est-ce que je peux aller jouer dehors », ils répondent « oui » en disant encore « je t'aime » et on ne sait pas si l'enfant peut sortir parce qu'ils l'aiment ou s'ils l'aiment parce qu'il sort. On mangera de la soupe avec du riz, naturellement, pas de problème, j'ai toujours voulu t'avoir, même quand j'ignorais si tu allais préférer le riz ou les pâtes, alors quelle importance puisque je t'aime tel que tu es, et tel que tu seras, je te voulais tel que tu es, tu es l'enfant dont j'ai rêvé, le meilleur et le plus beau, un crétin à la goutte au nez sans avenir, un affreux boutonneux condamné à rester vieux garçon, un bêta au carré, mon fils adoré aux cheveux gras, aux grandes paluches qui ne sont bonnes à rien d'autre qu'à perdre ou à casser, tout le monde se moque de toi et te met en boîte, mais toi, tu souris de toutes tes dents et tu les laisses se moquer de toi, pensant que c'est bien ainsi, tu es un clown, une caricature d'enfant, et il faut que moi je sois une caricature de mère, je t'aime mon merveilleux vilain garçon, et tout ça, ce n'est pas vrai. Ce sont des bêtises tout ça. Parfaitement !

Traduit par : Caroline Raszka-Dewez



ZOŚKA PAPUŻANKA
Lui

ZNAK Literanova, Kraków 2016
124 ×195, 288 pages
ISBN : 978-83-240-3610-3
Droits de traduction : Znak
Contact : bolinska@znak.com.pl

WISŁAWA SZYMBORSKA

Toutes les lectures au-delà du corpus littéraire de référence

« *L'Homo ludens*, l'homme ludique, est libre dans sa relation au livre. Du moins libre autant qu'on peut l'être. Il établit seul les règles du jeu, il n'obéit qu'à sa propre curiosité. Il s'autorise la lecture de livres intelligents qui lui apprendront quelque chose tout comme celle de livres idiots parce que ceux-ci génèrent également une information » , écrivait Wisława Szymborska en 1996 dans la note de l'auteur de son *Au-delà du corpus littéraire de référence*. Le recueil de miniatures littéraires inspirées par des ouvrages « variés », intitulé *Toutes les lectures au-delà du corpus littéraire de référence*, est un manifeste de liberté. Liberté de choisir et liberté de critiquer par lesquelles le lecteur exprime aussi son talent et le charme de sa lecture.

Des biographies, des guides, des monographies, des livres de recettes, d'histoire ou de sciences naturelles font partie des ouvrages commentés par Szymborska. En nous livrant ses impressions, elle partage avec nous ses enthousiasmes, son sens de l'humour, elle nous sensibilise à la beauté et à l'absurde tout autant qu'elle le fait dans ses poèmes. Ainsi dessine-t-elle son propre portrait intellectuel et émotionnel et trace-t-elle la carte de ses centres d'intérêt. Elle aiguillonne notre capacité à nous étonner tout en développant également notre sens critique. Par sa propension à s'auto-instruire, elle signale également les voies sans issue que sont certaines informations : « Habituellement, outre les moines, ce sont les cardinaux, les puissances infernales, les gardiens de prison ainsi qu'un certain directeur d'hôpital d'aliénés qui chantent d'une voix de basse. Autant de remarques qui n'aboutissent à aucune conclusion », écrit-elle dans sa note de lecture sur le *Guide de l'opéra* de Józef Kański. Elle nous apprend également à sérier les informations, elle nous montre la dimension pratique de ce qui est poétique, comme dans sa note sur *Le Mexique côté cuisine*, un livre non culinaire de Susana Osario-Mrożek dans une traduction de Maria Raczkiewicz : « Il y a des ingrédients impossibles à produire en Pologne ou à y importer par bateau ou avion. Comment pourrait-on transporter de là-bas, le climat, les paysages ou les étoiles ? »

La confiance qu'elle accorde au lecteur et dont elle fait preuve en marge des souvenirs de Marcello Mastroianni, *Je me souviens, oui, je me souviens…* dans une traduction de Magdalena Gronczewska, est chargée d'optimisme : « Il ne massacre personne ni ne règle ses comptes, il ne se pare pas d'atours angéliques et évite les confessions scandaleuses. L'opinion qui prévaut est que pareils mémoires se vendront mal. Pour ma part, j'ai foi dans les lecteurs qui attendent d'un auteur un peu plus

que cela, ils veulent une méditation sur la vie qui fut la sienne. Or, c'est bien ce que fait Mastroianni.

Les réflexions telles que celles de la Poète à la lecture de *Savoir se relaxer* de Nitya Lacroix dans la traduction polonaise - « Le chien est un compagnon fidèle, la lumière naturelle éclaire la pièce (...), débarrasse-toi des produits avariés. Entendu, mais pourquoi traduire cela de l'anglais ? » — nous confirment dans l'idée qu'il vaut mieux s'égarer avec un être intelligent que se retrouver avec un imbécile. Dans ce livre d'astuces portant sur la relaxation, Szymborska remarque que la lecture est conseillée uniquement en deux circonstances : comme moyen de s'endormir et comme antidote à l'ennui en voyage. Or, je conseillerais *Toutes les lectures au-delà du corpus littéraire de référence* en guise de livre idéal pour une preste relaxation. Il remonte le moral, apporte la chaleur de la poignée de main d'un ami intelligent qui vous apprécie, il est une bénédiction laïque. Sa lecture est un immense plaisir que l'on peut comparer à celui d'une bonne conversation. Au fond, c'est ce qu'est ce livre, un entretien avec Szymborska. Un échange auquel nous pouvons prendre part en lisant les mêmes livres qu'elle, en y réfléchissant et en affinant notre propre sens de l'humour.

Voici, dans la note sur *Les cuisines du lointain Orient* d'Ewa Szczęsna, l'un des excellents exemples de ce sens de l'humour qui est en même temps une approche ethnologique miniature. Wisława Szymborska se glisse dans les propos du correcteur du livre, adressés à l'auteure : « Chère madame, quel goût ont réellement les pousses de bambou ? Un peu comme les navets ? Très bien, nous allons donc ajouter ˝navet˝ entre parenthèses, ou sinon, ajoutons au moins ˝carotte˝. Et quelle est l'odeur de ces champignons chinois ? Chez nous, on fait pousser des champignons de Paris, ce doit être pareil en gros ? Est-ce qu'à la place des noix de ginkgo, il ne faudrait pas proposer de la grenaille ? La question du fromage de soja n'est pas désespérée non plus, nos fromages fondus jaunes ne sont-ils pas aussi bons, voire meilleurs ? »

Agnieszka Drotkiewicz

WISŁAWA SZYMBORSKA

(1923-2012), poétesse, essayiste et chroniqueuse. Lauréate du prix Nobel de 1996, elle est traduite dans plus de quarante langues. Elle a publié treize volumes de poésie, presque tous considérés comme des chefs-d'œuvre.

Toutes les lectures au-delà du corpus littéraire de référence

Par exemple la vache

Dale Carnegie, *Triomphez de vos soucis — vivez que diable !* Varsovie, Éditions Studio Emka, 1995, traduit de l'anglais par Paweł Cichawy.

La psychologie sauvage consiste à donner de bons conseils. Un procédé que nous pratiquons presque tous dans nos relations avec notre entourage. Généralement de bonne foi et tout à fait désintéressés. Tout le monde n'a pas pour autant l'idée de mettre ses conseils par écrit pour les éditer. Monsieur Carnegie y a pensé et voici que nous avons un ouvrage qui nous explique comment combattre nos soucis qui, disons-le, nous rendent malades, nous empêchent de bien dormir et empoisonnent notre moral. Ces conseils sont relativement honnêtes.

Ils peuvent même aider quelques personnes, dans des circonstances bien déterminées, dans une certaine mesure et pour un certain temps. Le vocabulaire de l'auteur ne comporte pourtant pas de mots tels que « peut-être », « partiellement » , « parfois » ou « si ». Rien n'altère l'optimisme de Carnegie qui, par moments, prend des allures orgiaques. Pareille foi renforce aussitôt mon scepticisme et m'incite à penser que l'absence de problèmes serait pire que d'en avoir. Elle signalerait chez nous un manque d'imagination, de sensibilité et un esprit grossier.

Une visite à la bibliothèque publique à l'angle de la Cinquième Allée et de la Quarante-deuxième rue fut l'aiguillon qui incita directement l'auteur à écrire ce livre. Carnegie ne découvrit que vingt-deux livres classés à « Souci » alors qu'à « Vers de terre », il y en avait quatre-vingt-neuf ! Hélas, il cherchait sur les étagères inappropriées. S'il avait regardé au rayon de la grande littérature, il se serait convaincu que des centaines de milliers d'ouvrages ont été écrits sur les tourments.

Pratiquement toute la littérature consiste à décrire des tracas. À commencer par *Gilgamesh*, *Antigone* ou *Le Livre de Job*. Je n'en citerai pas plus, ce serait sans fin, je propose juste de jeter un œil sous cet angle à *Hamlet*. Outre le héros éponyme terriblement dans l'embarras, tous les autres personnages, l'Ombre y compris, s'inquiètent, chacun pour des raisons différentes. Seul Fortinbras donne l'impression d'un homme insouciant, mais il faut remarquer qu'il apparaît au dernier moment et se confie peu. D'ailleurs, nous pouvons être certains que, dès qu'il sera bien installé sur le trône, les sou-

cis bourdonneront autour de lui comme des mouches.

Évidemment, la littérature montre également des personnages sans aucune préoccupation. Par principe, ce sont soit des imbéciles, soit des raisonneurs de comptoir qui froissent du papier. Je devrais laisser ce livre de conseil en paix, lui souhaiter d'être tant et plus opérant, du moins auprès des lecteurs qui savent aisément garder leur sérieux. Pour ma part, j'ai eu du mal. En particulier à la lecture des « exemples de vie » dont l'auteur parsème ses raisonnements. Ainsi parle-t-il d'un type qui s'inquiétait tellement de la maladie de son épouse qu'il finit par en avoir six dents cariées. Pour le bien de sa mâchoire, il aurait manifestement dû se réjouir ! Un autre avait connu des déboires en bourse tant qu'il était angoissé. Quand il cessa, ses dividendes augmentèrent d'emblée. Aux épouses trompées, Carnegie propose la vache comme un bel exemple à imiter : « La vache ne se monte pas la tête juste parce que le taureau s'intéresse à une autre vache »… D'une manière générale, les exemples livrés par Carnegie me rappellent vivement les comptes rendus de l'association de Tempérance du Pickwick Club. Je vous en prie, aller voir le chapitre 4 du volume 2. Et je ne veux pas entendre que vous n'avez pas *Les aventures de Monsieur Pickwick* chez vous !

Barbara Kuźnicka et Maria Dziak, *Les Herbes médicinales. Leur histoire, cueillette et usage,* Varsovie, Państwowy Zakład Wydawnictw Lekarskich 1970

La médecine par les plantes est aussi ancienne que l'humanité, voire plus vieille puisque les animaux savent l'appliquer. Au long de siècles au nombre difficile à préciser, les femmes se sont chargées de collecter et d'appliquer les herbes. La langue polonaise conserve d'ailleurs telle une mouche dans de l'ambre, le mot « wiedźma » (pour une guérisseuse, rebouteuse ou sorcière) qui vient fièrement de « wiedzieć », savoir.

En corrélation avec les sorcières, on retient surtout les pattes de souris au miel, les galettes cuites sur de la graisse de chauve-souris et les charmes marmonnés sous un nez crochu. Cela jette une ombre aussi longue que disproportionnée sur les connaissances empiriques honnêtes de ces dames expérimentées, un savoir que la pharmacologie actuelle réhabilite progressivement. Je remarque avec satisfaction que, de nos jours, l'art de cueillir les herbes est également contraint par des règles : le moment où l'on les ramasse n'est pas indifférent, pas plus que les conditions de leur séchage.

Baba Jaga, la sorcière mythique, pourrait lire *Les Herbes médicinales* sans s'offusquer. Oh, certes, elle connaissait déjà l'action de tous ces pimpinelles, millepertuis, valérianes, millefeuilles, chientdents, pas-d'ânes ou thyms. Elle connaissait encore beaucoup d'autres plantes dont le livre ne dit pas mot et de nombreuses applications, notamment pour freiner la croissance naturelle non voulue, ce sur quoi le livre fait silence également. Baba Jaga trouverait sans doute les consignes des cueillettes trop imprécises car il faut non seulement connaître la saison appropriée, mais également le moment de la journée et avoir un temps propice. Après la rosée ou avant, à la nouvelle lune ou à la pleine lune. La botanique contemporaine n'apprécie pas encore ces données, mais elle y viendra, elle y viendra à coup sûr. Je conseille ce livre sur les plantes pour vos congés. Évidemment, pas pour les personnes qui passeront des heures à griller au soleil, allongées sur le dos puis sur le ventre, avant de se retourner à nouveau. Je m'adresse à celles qui vont marcher dans les prés et les forêts et « barboter dans la verdure » comme dirait le prophète. Barbotez ainsi avec une once de sorcellerie et donc de connaissance.

Une question sans réponse

Władysław Kopaliński. *Récit sur des choses banales*, Varsovie, Wiedza Powszechna 1994

Les livres de Kopaliński sont lus, appréciés, placés sur l'étagère à proximité des encyclopédies et, bien sûr, jamais prêtés. Celui-ci traite de choses dont nous nous servons chaque jour sans toujours nous rendre compte combien leur histoire est intéressante. J'avais le projet d'énumérer ces choses l'une après l'autre, mais je me suis soudainement arrêtée au chapitre sur le café et le thé, en proie à un étonnement phénoménal. Autrefois ces boissons bénies étaient inconnues. Comment la littérature gérait-elle pareille absence ? Comment écrivait-on en ce cas les grandes œuvres ? Comment Platon reprenait-il ses esprits quand il se réveillait matin ? Que faisait l'Ecclésiaste quand une dépression atmosphérique pointait

à l'horizon ? Comment les hypotendus, parmi lesquels il y avait peut-être Théocrite, Horace ou Tacite s'en sortaient-ils ? Que buvaient-ils pour ranimer leur inspiration défaillante ? Du vin ?

Le vin est une boisson qui incite d'abord à converser puis à chanter en chœur et enfin à dormir. Il ne crée pas de conditions favorables au travail solitaire. La bière ? La bière fait tourner la tête, comme chacun sait. Des boissons plus fortes ? Encore moins. Un grand nombre d'œuvres de qualité ont peut-être été créées avec une gueule de bois conséquente, mais uniquement parce que quand on en tient une, on boit du café. De l'hydromel ? Pitié ! Aucun des alcools cités plus tôt n'atteint les capacités intellectuelles aussi rapidement. Des plantes alcaloïdes, alors ? Jamais entendu parler. D'ailleurs, le prix à payer pour un bref éveil de l'imagination par alcali serait un abrutissement bien plus long que ne pouvaient se le permettre les auteurs d'œuvres dont la rédaction était prévue pour durer des années, au cours desquelles ils allaient en ciseler le contenu.

Il faut accepter le fait que tous ces Thucydide, Aristote ou Virgile s'arrosaient la tête à l'eau froide quand la somnolence les gagnait à la tâche, après quoi ils s'ébrouaient et retournaient à leurs occupations. Étrange et incompréhensible… Évidemment, j'exclus de ce cercle les Chinois qui, depuis des temps immémoriaux, boivent du thé. Les créateurs de la culture européenne n'ont pas eu cette chance pendant très longtemps. Les Muses n'aidaient plus Saint Augustin et Lipton pas encore. Plaignons Dante qui, au cours de son périple dans les cercles de l'enfer, devait parfois être pris d'une lassitude décourageante sans même pouvoir rêver au démon noir de la cafetière. Songeons au manuscrit des *Thrènes* sur lequel aucune goutte de thé n'est tombée, pas même d'Oolong… Songeons à *Don Quichotte* qui est né sans la moindre gorgée de café, pas même avec de la chicorée… Oui, mais après, finalement arrivèrent des temps plus compréhensibles pour nous, autrement dit ceux du café, du thé et, ajoutons pour être précis, du tabac. *La Comédie humaine* vogua sur une mer de café, *Les aventures de Monsieur Pickwick* sur un petit lac de thé. *Messire Thaddée, Au cœur des ténèbres, La Montagne magique* sont nés dans un nuage de fumée de tabac… Les écrivains des temps anciens méritent donc une admiration d'autant plus grande qu'ils durent se passer de tout cela alors que leurs résultats sont tout à fait honorables. Leurs serviteurs, quand ils en avaient les moyens, avaient peut-être la vie dure auprès d'eux avec pour obligations… au moins de moudre du café en permanence, d'ébouillanter les théières et de vider les cendriers débordants de cendres. J'en termine là, sans tirer de conclusion.

Traduit par : Maryla Laurent

WISŁAWA SZYMBORSKA
Wszystkie lektury nadobowiązkowe

Znak, Kraków 2015
140 × 205, 848 pages
ISBN : 978-83-2404-047-6
Droits de traduction : Znak
Contact : bolinska@znak.com.pl

MICHAŁ KSIĄŻEK
La Route 816

L'Est ne commence jamais au même endroit pour les Européens. Pour les Allemands de l'Ouest, il se situe au-delà de l'Elbe, pour les Allemands de l'ancienne RDA, derrière l'Oder, pour les Polonais, derrière le Bug et pour les Ukrainiens de Lviv, au-delà de la frontière orientale de l'ancienne Autriche-Hongrie. Où se trouve cette frontière délicate ? Lorsque ce qui nous est familier se transforme en quelque chose d'étranger, ou devient un peu différent ? L'auteur allemand Wolfgang Büscher a effectué un jour un voyage à pied depuis Berlin jusqu'à Moscou. Michał Książek, lui, suit la frontière orientale de la Pologne. Il s'en rapproche, mais sans la franchir. La Route 816 éponyme court du sud au nord le long du Bug, tout près de la frontière avec l'Ukraine. C'est la bordure intérieure de l'Union européenne, l'ancienne limite de l'Union soviétique. La confrontation de deux mondes, des deux côtés du miroir. Une frontière profondément enracinée, culturelle, où le catholicisme et l'orthodoxie s'entremêlent. C'est pourquoi la différence que l'on remarque ici est si littérale : une forme de croix différente dans les cimetières, un alphabet différent.

Dans un périple à pied, l'écrivain a juste à profiter, il peaufine sa prose, son style peut devenir à la fois plus concis et plus aéré. Car il lui est permis d'en voir davantage. Un marcheur a plus de temps, il avance à contre-courant de la civilisation qui le contraint à la vitesse, à l'imprécision ; qui le bombarde d'une multitude d'images et d'impressions difficiles à gérer. Un marcheur n'a pas besoin de pays exotiques pour vivre une aventure, son voyage peut commencer dès qu'il a franchi le seuil de sa maison. *La Route 816* de Michał Książek n'est pas un reportage typique ni un livre de voyages ; il s'agit d'un récit dense, concis et gnomique, où l'enthousiasme du naturaliste se marie à sa sensibilité poétique. On pourrait presque dire qu'il expose devant lui des antennes réceptives, sensitives : il renifle les gens croisés sur son chemin, les animaux, les plantes, les paysages, se soumet au rythme de la marche, s'ouvre aux pépiements des oiseaux et parvient à saisir les différences de mélodie du langage local. Chaque phrase, chaque paragraphe nous dit : « Fais face au monde. Sois, expérimente, encore et plus fort. »

À quel monde se heurte le marcheur qui fend l'hiver polonais sur l'accotement de la Route 816 ? Avec l'auteur, nous parcourons les villages et les bourgades, nous expérimentons les richesses de la nature locale. Nous avons l'impression de nous retrouver dans des recoins du continent, perdus dans le passé, sur des niches écologiques où le temps s'est arrêté. L'essentiel ici, ce sont les nuances de températures, de couleurs, des changements climatiques. S'y superposent les souvenirs, les im-

pressions de l'auteur qui a vécu son enfance à l'époque de la fin du communisme. Sa connaissance de la nature ressurgit également, qui vient parsemer ses récits de la présence des animaux, de la saveur des noms. Le monde des habitants de ces contrées leur est propre : alangui. Sédentaire. Enraciné dans le paysage, dans une histoire locale remplie de blessures douloureuses. C'est un monde à la lisière, coupé en deux par une frontière et qui s'y recroqueville. Il n'en est que plus tangible, tout en restant mystérieux, il échappe à notre compréhension.

L'historien américain Timothy Snyder a qualifié l'Europe Centrale de « terres de sang », car au XXe siècle elle s'est trouvée coincée entre deux totalitarismes : celui d'Hitler et celui de Staline. Sur son chemin, l'auteur a croisé une trace de ces années-là : le camp de concentration de Sobibor, qui a englouti 250 000 vies humaines. « Włodawa sans juifs n'a pas de sens. C'est une ville de trois cultures, dont à vrai dire une seule a survécu. (...) On aurait dit que son histoire contemporaine ne pouvait pas commencer », écrit Książek. Avant la Deuxième Guerre mondiale, la culture ukrainienne périclite aussi du côté occidental du Bug. C'est une plaie qui reste ouverte, dans le paysage également, d'où ont disparu des centaines d'églises orthodoxes, détruites par la Pologne. De l'autre côté de la rivière, en Volhynie, des dizaines de milliers de Polonais ont été massacrés par l'UPA (l'Armée insurrectionnelle ukrainienne). Là, les traces de la culture polonaise rappellent les vestiges de l'Atlantide engloutie.

La construction de *Route 816* rend sa lecture facile : le livre est divisé en miniatures de quelques pages, qui forment un tout en soi. Il ne s'agit pas d'un catalogue chaotique d'impressions collectées en chemin, mais d'observations, de méditations rejoignant l'esprit des endroits dépeints. Il convient de souligner que lorsqu'il s'agit d'histoire, les descriptions de Michał Książek s'appuient toujours sur une réalité concrète. Cette terre, l'auteur la lit à travers la nature, l'architecture, les symboles présents, sans idées préconçues. C'est pourquoi ce livre nous enseigne la sensibilité, il apporte une fraîcheur de regard sur des terres inconnues, qui tombent de plus en plus dans l'oubli : la Pologne, vue depuis les accotements de la Route 816.

Artur Nowaczewski

MICHAŁ KSIĄŻEK

(né en 1978), forestier, formation en études culturelles, guide en Sibérie. Il a passé quelques années en Yakoutie, à laquelle il a consacré son premier reportage *Iakoutsk. Dictionnaire du lieu* (2013). En 2014, il a publié son premier recueil de poèmes *La science des Oiseaux* qui lui a valu d'être nominé pour le Prix littéraire NIKE et d'être lauréat du Prix de Poésie de Wroclaw « Silesius » dans la catégorie Premier recueil de poésie de l'année. *La Route 816* a été récompensé par le Prix littéraire de GDYNIA cette année.

La Route 816

Le voyage en stop de Łochów à Terespol était comme une balade à travers différents types de réalité. Chaque voiture avait la sienne propre. La réalité d'une Citroën était différente de celle d'une Renault, le microcosme d'une Volkswagen était tout autre encore. Quant à la cabine de la vieille fourgonnette qui traçait vers la Biélorussie, c'était l'Orient dans toute sa splendeur. Elle était remplie de musique russe, d'odeur de saucisson et de bière. Seul Maxime était capable d'enfreindre les lois européennes en s'arrêtant sur le boulevard périphérique encombré, sur une bande blanche continue, au milieu de la cacophonie et des camions. Briser les règles ensemble rapproche autant que manger et dormir ensemble. Cette route restera dans mon souvenir comme une schizophrénie polyphonique. Une source d'incertitude, cela s'est-il réellement passé ? Quand donc ? En Pologne ? Ou bien chez les Russkoffs ? Seule la fin de ce voyage était claire et aboutie. Le carrefour de Terespol, là où se rejoignent les Routes 816 et 698.

Rien de particulier ne se passe à l'intersection de ces deux routes. D'un côté, des prairies, de l'autre, une pinède pas très étendue, à l'est, les saules du Bug, à l'ouest, un couple de buses. Et au centre, un rond-point, constitué de trois cercles de terre remblayée de telle sorte que l'intérieur, le plus petit, est aussi le plus haut. En plein milieu, très haut placée, une lampe à quatre projecteurs, un pour chaque point cardinal. Devait-elle signifier le centre du monde, la fin, le début ou tout à la fois, nul ne le sait. Je cherchais quelque chose de particulier, un indice, la Toison d'or ou quelque chose comme ça. Peut-être un journal abandonné, un livre, une espèce rare de plante ou d'oiseau. Mais il ne s'y passait rien. Si l'on excepte la photosynthèse, la division cellulaire, la croissance végétale et les fourmis éclaireuses.

J'ai tourné mon regard du côté de la Pologne, j'ai vu : « Matériaux de construction », « Plomberie et outillages », « Meubles sur commande ». Que pouvait-il rester ici de l'époque d'avant la formation de ce rond-point ? Avant qu'à une vieille route déjà baptisée l'on attribue deux numéros ? Peut-être un site de reproduction du *Saxicola rubetra*, le tarier des prés, que l'on entendait chanter depuis un tremble voisin ? De la camomille sauvage peut-être, qui se croise avec la camomille des chiens et des teinturiers pour donner une plante hybride bordant les routes ? Ou encore le distingué *Senecio vulgaris*, le séneçon commun

aux cheveux jaunes et aux feuilles épaisses ? Il n'y avait là rien qui donne matière à écrire.

Difficile de quitter un endroit avec lequel tu formes un tout parfait. Partir est une petite catastrophe. Qui provoque une douleur fantôme. Cela signifie que tu n'es plus là. Tu reviens donc sans cesse pour observer à nouveau un arbuste, une bouteille, te demander pourquoi ce socle ornemental se désagrège. Une capsule russe. Un hanneton commun et un buisson d'absinthe. Comme si tu espérais découvrir un quelconque secret concernant la route. Le génie routier ?

Et ensuite à pied, en stop, en car, d'un monde à l'autre, de la réalité d'une Audi à celle d'un bus Autosan, de Kodeń à Włodawa. Comme si tu passais d'un livre à un autre, d'une histoire à une autre. La Route 816 rétrécissait, elle rapetissait comme dans un zoom. Ce qui me demandait trois jours de marche pouvait être effectué en trois heures de voiture. Des croix et des noms pointaient du paysage. Les croix appelaient à prendre congé, les noms incitaient à descendre, faire demi-tour et puis rester.

#

Quand on te prend en stop, tu dois parfois changer de personnalité. C'est douloureux, d'un point de vue physique. Tu ne peux te montrer plus malin qu'un agronome M. Je-sais-tout, car derrière la vitre, il fait nuit. Tu ne vas pas contredire un commerçant antisémite lorsqu'il tombe au-dehors une pluie mêlée de neige. Tu louvoies, tu jongles, tu changes de sujet et tu mens. Du moment qu'on roule. Mais tu souffres. C'est le prix à payer pour le trajet. Quand tu descends, le bienfaiteur semble parfois vouloir exiger de l'argent, mais la réponse se lit sur ton visage : « C'est bon, tu t'es déjà payé. »

Cette fois, j'ai pu rester moi-même. Le propriétaire de la Volkswagen avait participé à la construction de cette route dans les années 70, et il avait très envie d'en parler à quelqu'un. Il se souvenait du temps où la 816 n'était encore qu'un chemin de gravillons ; en 1971, il l'avait couverte d'asphalte. Il se sentait en confiance, sûr de lui en prenant les virages de sa mémoire, quand il croisait des endroits connus. Il roulait vite. Il parlait de la route avec tendresse, comme si elle était trop petite pour endosser les responsabilités d'une départementale. D'ailleurs, elle était trop étroite pour y tracer une ligne centrale. « Vous voyez, elle n'a qu'une ligne de rive sur les côtés, rien au milieu. Par endroits, on ne peut même pas parler d'accotement. Mais ils en ont fait une départementale. C'est une vieille route étroite, faite pour des voitures à cheval, elle devrait rester communale. »

Tandis qu'il pérorait ainsi, je remarquais que les prairies étaient en mouvement. L'un de ces quatre genres de mouvement décrits par un certain Grec. Elles passaient, oui, c'est cela, elles passaient du chaleureux brun hivernal au vert de mai. Elles n'allaient nulle part à proprement parler, mais ce simple verbe prouvait déjà que le Grec avait raison. Il y a, dans le changement de couleur, un certain potentiel de mouvement, une de ses variantes. Quelque chose comme la migration de la couleur qui s'étend chaque jour sur les brins d'herbe. C'était donc le mouvement prairial, *pratense*.

Qu'est-ce qui peut être prairial encore ? Parmi les oiseaux, on a le busard cendré et le pipit des prés. Parmi les plantes, la succise, l'angélique, le salsifis et la prêle. Chez les insectes, le bourdon des prés, la fourmi et la petite coccinelle. Sans oublier, bien sûr, l'épeire carrée, qui est une grosse araignée. Tout cela est prairial, *pratense, pratensis, pratorum*.

À Małoziemce, au bord de la route, une cahute en bois s'était enveloppée de foin et de feuilles jusqu'aux rebords des fenêtres. À l'une d'elles (une de ces fenêtres d'antan séparées en quatre vitres), un visage d'homme est apparu subrepticement, ainsi qu'une main tenant une cigarette sur un col de bouteille ou de lampe à pétrole. Non, ce n'était pas une illusion, on pouvait voir la cahute quelques secondes encore dans le rétroviseur. Et dehors, dans la cour, un chariot à cheval attelé à une Golf. Ce n'était pas une vision, c'était bien une Golf, oui, un cheval mécanique rouge, on pouvait le voir quelques secondes encore dans le rétroviseur. Et l'ingénieur de m'expliquer que cette route ne devrait exister que pour ce genre d'attelage apparemment.

Au-dessus de Hniszów, où le Christ et les châtaigniers avaient souffert en hiver, tournoyait un aigle pomarin. Je serais incapable d'indiquer un seul trait caractéristique de l'oiseau qui m'a permis de reconnaître un *Aquila pomarina*. Ni même deux, trois indications. J'ai aperçu l'oiseau, et quelque part dans ma tête, ce nom a surgi. Sans efforts, automatiquement. Une pensée qu'il fallait que j'énonce à

voix haute, à la surprise du conducteur. C'était un peu atavique — seuls les animaux se reconnaissent aussi rapidement.

Et donc, l'aigle pomarin, et aussitôt un flot violent d'informations, de données et de souvenirs : 1,70 m d'envergure ; en vol plané, ses ailes sont dirigées vers le bas, tendues en arc ; ses couvertures sus-alaires sont plus claires. Il en reste quelque trois mille couples. Il se déplace parfaitement sur ses pattes, ce qui est rare chez les rapaces. Quand il fonce sur sa proie, il replie ses larges ailes qui forment alors comme une grosse goutte, et fond dessus tel un boulet. On le confond aisément avec l'aigle criard, plus rare, mais les couvertures sous-alaires de celui-là sont plus sombres que ses pennes, sans ces deux taches claires falciformes sur le haut. Il n'a pas non plus de tache blanchâtre à la racine des rémiges primaires. Mais comment avais-je pu noter tout cela, puisque je n'avais dû y jeter qu'un seul regard. Les souvenirs, bien sûr ! Les souvenirs ...

Des profondeurs du ciel dans lequel tournoyait le petit aigle, un orage se préparait. Le mauvais temps avait en lui quelque chose de la fin du monde. Une pluie drue tombait, et le panorama avait disparu. La possibilité même d'observer avait disparu, ainsi que le monde psychique, ses œuvres. Terminé également le confort où je pouvais contempler, immobile : il fallait que je descende. Que j'aille me mettre à l'abri, que je me sauve, parce que les éléments se déchaînaient. Cette sensation rappelait celle d'un enivrement, dû à l'alcool, c'était un peu comme un état très profond de méditation, ou une errance prolongée. Tout cela étant marqué par un élément commun, celui d'une absence momentanée, voire de non-être. Je me suis retrouvé dans une boutique, trempé, sans aucun souvenir d'avoir pris congé du conducteur.

Traduit par : Caroline Raszka-Dewez

MICHAŁ KSIĄŻEK
Droga 816

Fundacja Sąsiedzi, Białystok 2015
145 × 210, 176 pages
ISBN : 978-83-6450-511-9
Droits de traduction : Fundacja Sąsiedzi
Contact : fundacja.sasiedzi@gmail.com

PRZEMYSŁAW DAKOWICZ

Une Aphasie polonaise

Le livre de Przemysław Dakowicz, né en 1977, s'inscrit dans le courant des témoignages littéraires post-mémoriels que nous devons notamment aux descendants des victimes de l'Holocauste. *Une Aphasie polonaise* constitue un cycle d'essais nés du besoin ressenti par l'auteur de se mesurer à des événements auxquels il n'a pas pris part, à vrai dire, mais dont il subit toujours les conséquences. La présence de deux types de narrations, l'une basée sur des documents, l'autre issue de l'imagination, mais aussi de deux approches, l'une individuelle, l'autre collective, en découle. Par le biais de son imagination précisément, l'écrivain retrouve des travaux historiques, des petites notes ou des chroniques de presse, il cherche à nous montrer la réalité du passé en se présentant comme l'un de ses participants toujours en vie. Tout comme les descendants des victimes de la Shoah, il touche à des événements traumatisants, de ceux dont il est difficile de parler et dont, pour autant, il est impossible de ne pas parler.

Au fil des essais, pareils à des court-métrages en noir et blanc, nous découvrons non seulement l'histoire familiale de l'auteur, mais aussi le destin des professeurs de l'Université Jagellonne de Cracovie, arrêtés et déportés au camp de Sachsenhausen. Nous sommes en présence, non seulement des ancêtres de Dakowicz, mais aussi du poète Józef Czechowicz, disparu lors du bombardement de Lublin ou du peintre et dramaturge Stanisław Ignacy Witkiewicz qui se donne la mort le 18 septembre 1939. Nous pouvons observer le dernier maire de la Varsovie d'avant-guerre, l'entrée des troupes soviétiques à Lviv ainsi que des séquences de l'installation du régime communiste en Pologne après 1945.

Dakowicz décrirait-il ce que nous connaissons déjà, ne serait-il pas en train de rappeler ce dont nous nous souvenons de toute manière ? La réponse à ces questions, et à d'autres similaires, constitue la troisième composante narrative, la plus importante, du livre. *Une Aphasie polonaise* présente non seulement les événements passés, mais également la manière de les oublier. Des analyses brillantes de la politique mémorielle menée sur le territoire polonais au temps des partages et après 1945 interviennent régulièrement dans le livre. L'auteur en rappelle les étapes les plus terribles, pendant la Deuxième Guerre mondiale quand tant les communistes que les nazis voulaient éliminer physiquement les intellectuels polonais. Il rappelle les règles de la politique mémorielle au temps où la Dictature du Prolétariat gouvernait la Pologne. Il pointe également des mécanismes de manipulation de la mémoire après la chute du communisme en 1989 qui ont été

honteusement dissimulés. Les essais montrent une Pologne sans retouches, sans son inconscient collectif compliqué, avec ses blessures non cicatrisées et ses traumatismes installés. Au cours de ces dernières années, peu de livres parlent de la Pologne telle qu'elle est et non pas telle que les Polonais voudraient qu'elle soit. Voilà pourquoi *Une Aphasie polonaise* me semble un livre important.

Wojciech Kudyba

PRZEMYSŁAW DAKOWICZ
(né en 1977), poète, essayiste, critique littéraire et historien de la littérature. Collaborateur permanent du bimensuel « Topos » et du trimestriel « Pobocza ». Ses œuvres sont traduites en anglais, français, tchèque, serbe et slovène.

Une Apaise polonaise

L'arène du camp de concentration dans laquelle les événements se déroulent, rappelle à s'y tromper une scène simultanée, une « mise-en-scène parallèle » de mystères médiévaux en divers points autonomes qui sont autant de lieux où jouent les acteurs et que l'étude du théâtre nomme mansion.

Lecteur, je voudrais t'inviter maintenant à aller d'une mansion à l'autre, à te déplacer d'une scène à l'autre, d'un événement à l'autre.

En effet, le spectacle que nous allons voir ensemble, en plusieurs dimensions et à plusieurs niveaux, rappelle un mystère médiéval. C'est d'abord un drame historique, mais les événements et les personnages y sont traités de façon symbolique et allégorique, ce qui veut dire que le spectateur doit découvrir et comprendre leur sens profond caché. En second lieu, le mystère sachsenhausenien, tout comme son équivalent médiéval, veut nous raconter toute l'histoire. Pour que ce soit possible, nous choisissons des scènes et des personnages capables de porter une grande métaphore, de nous faire prendre conscience que telle est la figure du monde, que telles sont les règles qui régissent les hommes à l'exclusion de toute autre. En troisième lieu, dans ce spectacle, des scènes tragiques et solennelles croisent des farces, un humour macabre est le compagnon inséparable de la mort, des larmes et de la sueur.

Par ailleurs, nous ne pouvons pas oublier que tout ce que nous voyons, ce à quoi nous participons, a été inventé et mis en scène par les Allemands. Le spectacle révèle de nombreux traits spécifiques de leur culture, de leur perception et de leur entendement de la langue scénique. Dans le chapitre *Drame religieux et profane aux siècles médiévaux* du premier volume de l'Histoire du Théâtre d'Allardyce Nicoll, nous lisons : « Dans les divers pays européens, lors des représentations, l'on insistait sur des éléments variables, mais les traits majeurs restaient les mêmes. Les Allemands aimaient le grotesque, les scènes cauchemardesques avec des diables, ils étaient enclins à l'antisémitisme, s'amusaient d'une sorte de satire réaliste primaire ». Ces paroles viennent d'un passage caractérisant les mystères médiévaux, mais s'adaptent parfaitement à l'histoire que je veux raconter ici.

Mansion 1. LE RÉVEIL

La scène est plongée dans la pénombre. Il fait encore tout à fait nuit, c'est l'hiver 1939-1940.

À cinq heures trente, des ampoules noires sont allumées, une lumière terne en suinte. Un frisson traverse les corps sur les paillasses. Certains ont l'habitude de se lever tôt pour éviter la cohue aux lavabos. Leurs couvertures sont déjà pliées et eux prêts aux ablutions. Ils portent des pantalons et des chemises, dans la pièce du jour, ils mettent leurs chaussures, mais juste pour un instant parce qu'avant l'entrée aux bains, il faut se dévêtir. Les autres restent encore allongés un moment. Les membres du « club des se-lavent-tard » quittent leur lit en dernier. Dans la partie centrale du baraquement où se trouvent les W.-C. et la « salle de bains », il fait tout-à-fait froid, presque comme à l'extérieur. Dans les robinets, l'eau n'a pas été fermée pour la nuit pour éviter qu'elle ne gèle. À terre, gisent les corps raidis de ceux qui ont été expulsés de la salle commune à cause de la diarrhée dont ils souffraient. Au centre de la pièce, deux fontaines en fer blanc ont la forme d'immenses cuvettes. L'eau qui gicle des rouleaux chromés est à peine à quelques degrés au-dessus de zéro. Aux robinets, les prisonniers qui s'ébrouent, recroquevillés de froid, nus, nu-pieds font foule.

Nous les laissons derrière nous pour faire quelques pas et nous arrêter devant une nouvelle scène.

Mansion 2. L'APPEL

Place de l'appel. Trois appels chaque jour : celui du matin, de midi et du soir. Toutes les activités — sortie du *Block*, mise en place des détenus du baraquement, appel, retour — ne durent habituellement pas plus de 45 minutes. Mais pas toujours. Quand l'absence d'un détenu est remarquée, les autres doivent rester sur la place jusqu'à ce qu'il soit retrouvé. D'autres raisons de prolonger l'appel arrivent.

On est le 18 janvier 1940 matin. Les détenus, et parmi eux les professeurs de l'Université de Cracovie, se tiennent debout, en rangs réguliers, dans leurs légers uniformes du camp, placés dans ce qui s'appelle des *Ring*. Les *SS* choisissent les hommes pour le travail. La température est entre moins vingt et moins trente degrés Celsius. L'appel se prolonge. Comme l'écrit le professeur Stanisław Urbańczyk, « il a commencé à 7h, à 10h nous étions encore sur la place ». Ce n'était pas indispensable, les détenus pouvaient être désignés dans les *Block*, au lieu de rester tous dans le froid glacial. Pour tenir, il leur fallait bouger, mais discrètement. Remuer doigts, orteils et les talons surtout, ceux-ci sont les plus exposés aux engelures. Les gens piétinaient sur place, ceux des rangs à l'arrière se collaient à leurs camarades devant pour économiser un peu de chaleur.

— *Leichenträger* ! hurle l'un des gardes. L'instant d'après des « porteurs de cadavres » apparaissent. Ils emportent le corps du détenu tombé à terre sans plus donner de signes de vie et le déposent près du *Rewir*, le baraquement-hôpital. Les *Leichenträger* ont de plus en plus de travail.

800 personnes sont debout sur la place. Au cours de l'appel, 70 tombent inertes. Au cours de la nuit, 69 autres meurent puis, les jours qui suivent, ce sera 439, rapporte Urbańczyk.

Mansion 3. ENTRETIENS

« On voulait nous abrutir et nous anéantir intellectuellement, notre esprit devait mourir en premier », constate le professeur Stanisław Pigoń dans ses *Souvenirs du camp de Sachsenhausen*. Pour éviter d'être réduits au rôle de cadavres vivants, les universitaires mettent en place des entretiens [...]. Ils débattent également quand ils sont placés dans ce qui s'appelait un *Stehekommando*, autrement dit plusieurs heures à rester debout dans la salle de jour du baraquement. [...] Voilà à quoi ressemblait l'activité de l'Université générale du camp.

Voici justement que Pigoń parle des limites de l'incompréhensible chez Cyprien Norwid. « Tu te plains de l'obscurité de mes paroles ; / As-tu allumé toi-même des bougies »... Le groupe des études norwidiennes s'éloigne de nous, nous nous trouvons maintenant au feu de la discussion sur l'histoire de la paysannerie. Ce sont Stanisław Szczotka, un assistant, et le professeur Władysław Semkowicz, un membre actif de l'Académie polonaise des Arts et des Sciences qui en discutent. Tout près, Władysław Konopczyński pérore à propos des Confédérés de Bar et Wiktor Ormicki, qui disparaîtra à Dachau, présente un programme de développement économique de la Pologne. Le botaniste et philosophe Tadeusz Garbowski fait une conférence sur l'idéalisme, Ignacy Chrzanowski parle de Sienkiewicz tandis que Michał Siedlecki, par deux fois recteur de l'Université Stefan Batory de Vilnius, débat sur Wyspiański. Aucun d'eux ne peut savoir que dans quelques semaines les cercueils avec leurs corps rejoindront les fours crématoires du camp.

[...]

Mansion 4. ROLLEN

Laufschritt marsch ! hurle Gustaw-poigne-de-fer, la terreur de tout Sachsenhausen. Le professeur Jachimecki (histoire et théorie de la musique), le doyen Heydel (économie politique), les maîtres de conférence Piwarski et Lepszy (histoire de la Pologne), le maître de conférence Milewski sont désignés pour porter les marmites avec les repas, ils partent en courant faire le tour des cuisines. *Hinlegen !* hurle le *SS*. Ils s'affalent dans la neige boueuse. *Rollen ! Rollen !* Ils se roulent à terre, rampant sur le parterre. La neige se glisse sous leurs chemises et leurs blouses, pénètre dans leurs pantalons. *Kniebeugen !* Ils se figent accroupis, les bras tendus droit devant eux. Au bout de quelques minutes, leurs jambes s'engourdissent, leurs pieds gèlent, leurs vêtements mouillés leur collent à la peau. Et de nouveau : *Laufschritt marsch ! Hinlegen ! Rollen ! Kniebeugen ! Rollen !* Matraquage, coups de pieds, droit debout.

[...]

Mansion 6. JOIE

Un détenu de Sachsenhausen qui ne se réjouit pas de sa situation, qui ne sait pas montrer son enthousiasme pour l'ordre allemand n'est pas un détenu de valeur. Les autorités du camp veillent pourtant à resocialiser efficacement ceux qui doutent. Les dimanches plus chauds — ici, moins dix, c'est un réchauffement —, après l'appel du soir, une estrade en bois est apportée sur la place, un détenu, chef de chœur de profession, y grimpe pour diriger les chants de la foule d'hommes en pyjamas rayés. En général ce sont des marches allemandes, le plus souvent *Sauerland* et *Sängergruss*.

Voyez, le chef de chœur a déjà pris sa place. Quand il lève les mains, de toutes les bouches s'élève le chant : *Wilkommen frohe Sänger, / seid gegrüsst für tausend mal* [Bienvenue aux joyeux chanteurs, soyez mille fois les bienvenus].

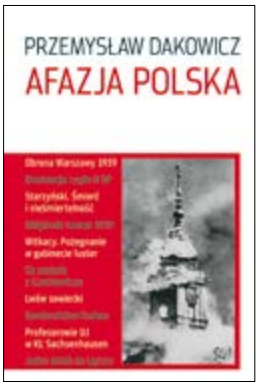
Stefan Bednarski, le lecteur de russe de l'Université Jagellonne, qui agonise, a pourtant dû venir à l'appel comme tout détenu encore en vie. Bolewski et Mikulski le soutiennent. Bednarski souffre d'une pneumonie et d'une pleurésie, il a une forte fièvre. En l'honneur de cette journée, nous allons chanter gaiement, profèrent des milliers de gorges. Au-dessus du professeur Feliks Rogoziński, spécialiste de la physiologie et de la nutrition animale que des amis viennent d'amener à l'hôpital, se penche un *SS* en uniforme impeccable pour lui donner des coups de pieds dans le ventre et la tête de sa botte ferrée. *Tra la la la la la la-lère*, chantent les foules. Stanisław Urbańczyk et Mieczysław Brożek portent le cercueil avec la dépouille de Leon Sternbach, le professeur de philologie classique. Le cercueil est enduit de peinture noire. Ils vont dans la remise qui sert de morgue pour le placer au sommet de la montagne de cercueils... *Trala la lalère* ...

Le chef de chœur agite ses bras. Le *Raportführer* se promène sur la place, et donc nous, les choristes, vêtus de légers pyjamas rayés, nous nous égosillons dans l'air glacial et nous hurlons *Im Schatten grüner Bäume / lasst uns singen, fröhlich sein, / beim vollen Becher Weine / unsern Freundschaftsbund erneu'n !* [À l'ombre des arbres verts, chantons et réjouissons-nous, devant la coupe pleine de vin renouvelons notre union amicale.]

Extinction progressive des lumières.

Rideau du crépuscule.

Traduit par : Maryla Laurent



PRZEMYSŁAW DAKOWICZ
Afazja polska

Sic !, Warszawa 2015
135 × 205, 352 pages
ISBN : 978-83-61967-85-9
Droits de traduction : Sic !
Contact : info@wydawnictwo-sic.com.pl

ZIEMOWIT SZCZEREK
Le Tatouage au trident

Le Tatouage au trident est paru pour le deuxième anniversaire du déclenchement de la révolution ukrainienne dite « Euromaïdan ». L'auteur n'y évoque directement les événements dramatiques de février 2014, où après trois mois de manifestations grandissantes et de combats de rues sanglants est renversé le Président de l'Ukraine Victor Janukovitch, que dans un seul des treize récits qui composent le livre. Szczerek a passé les journées précédant la chute définitive d'un pouvoir honni à Lviv en y observant un Maïdan en réduction locale. Avant, suite à des informations parvenues de Kiev, de se rendre dans la capitale ukrainienne. Il y a vu, écrit-il, « une post-apocalypse à la *Mad Max*, une version *Mad Max* d'Assemblée cosaque », où « des types passaient en formations serrées, blindés avec tout et rien. Ceux de Lviv à côté avaient l'air de hipsters. Des tonneaux fumaient dans lesquels on avait allumé des brasiers. Ça puait la fumée, les pneus brûlés (…) Les tentes (…) avaient des airs de tanières de sorcières : on y voyait bouillonner des choses, s'élever une fumée noire. On y préparait entre autres des cocktails Molotov ». Et un peu plus loin, en forme de pointe : « Je regardais se former un peuple, et je n'arrivais pas à croire que tout cela se passait sous mes yeux » (extrait de *Tiempo santo*).

Comme il le déclare lui-même dans une note de l'auteur placée sur la couverture : « Ceci n'est pas un livre de plus sur Maïdan et la guerre au Donbass. Ceci est un voyage dans un État en création ». Et c'est bien de cela qu'il s'agit. Szczerek est fasciné par ce processus extraordinaire d'émergence de la nation et d'un État ukrainien postrévolutionnaire rénové. Il ne va pas jusqu'à la ligne de front, que ce soit au Donbass ou dans le district de Lougansk, et s'il se montre sur les territoires de l'Ukraine orientale dominés par des séparatistes pro-russes, c'est uniquement dans des lieux où les combats ont déjà cessé ou bien ne se déroulent plus qu'à bonne distance. Et il n'est certainement pas un journaliste de guerre. (…)

Les buts des expéditions de Szczerek à l'Est sont principalement au nombre de deux. Tout d'abord, et nous en avons déjà parlé, l'auteur voulait voir de ses propres yeux une chose qui se produit rarement dans le monde contemporain, et en Europe encore moins, la constitution d'une nation et d'un État. Deuxièmement, Szczerek visite des lieux où il s'est déjà rendu auparavant ; il y retourne parce qu'il tient à saisir et à décrire les changements dans l'espace et surtout dans les mentalités. Il convient de se souvenir que lors de voyages antérieurs, datant d'une décennie, il a conçu l'ouvrage *Mordor viendra et il nous mangera, ou l'histoire secrète des Slaves* (Cracovie 2013). Les changements de civilisation paraissent

objectivement positifs, mais Szczerek ne s'en satisfait pas. C'est ainsi qu'il rebaptise méchamment la célèbre ville d'eau de Trouskavets en Dubaï-les-Eaux (« on y voyait briller des monstruosités hôtelières tels des transatlantiques téléportés parmi les sommets des Carpates »). Un ami de Trouskavets lui propose d'aller boire une bière. Szczerek note : « J'avais envie d'un obscur coupe-gorge où on aurait pu se taper une vodka avec un hareng, et cloper à volonté, mais Andrij n'a rien trouvé de tel dans le coin. L'époque a changé, m'a-t-il dit en me regardant avec un air de pitié » *(Occident)*. Les changements sont intervenus jusqu'à Dnipro où Szczerek avait pu auparavant se réjouir de paysages proches de son sens de l'esthétique. « Les alentours de la gare d'autobus avaient l'air d'images d'une anti-utopie cyberpunk où les gens vendaient des restes de civilisation au milieu de béton délabré et de tentes de nomades ». Et que voit-il aujourd'hui ? « Les hautes tours des châteaux de la nouvelle noblesse, des nouveaux princes, faits de verre et de chrome, des portes protégées par des caméras et des mercenaires de sociétés de sécurité en uniformes noirs » (deux citations du texte *Dniepr*).

Il devient plus difficile pour Szczerek de saisir l'ambiance sociale actuelle, même s'il donne à chaque fois la parole aux personnes qu'il rencontre, ses amis ukrainiens, voyageurs comme lui, ou par exemple des chauffeurs de taxi. Il ne résulte en fait rien de ces déclarations, si ce n'est un désenchantement croissant devant la « révolution de la dignité » (expression favorite des gens de Maïdan). On peut aussi percevoir l'impatience des citoyens qui voient que les problèmes de fond de leur pays, la corruption, la toute-puissance des oligarques et le mépris général du droit, sont loin d'être réglés, quand ils ne sont pas au pire glissés sous le tapis par le nouveau pouvoir. Mais les Ukrainiens avec lesquels parle Szczerek ne sont pas entièrement d'accord en cette matière. Car l'auteur du *Tatouage au trident* ne perd jamais de vue les différences importantes qui résultent notamment de sympathies soit pro-occidentales soit pro-orientales. Tout l'espace de l'Ukraine que Szczerek appelle la Postsoviétie se distingue à tout instant par un caractère ukrainien qui reste, comme il le note, « soit tantôt dans l'esprit de la vieille ville de Lviv, soit tantôt soviétique, plus proche de la Russie ». S'ajoute à cela un caractère ukrainien forgé à Kiev, plus proche de la Galicie, même s'il n'est pas pleinement identique au modèle galicien. Toutes ces questions travaillent véritablement le narrateur du *Tatouage au trident*. Il nous parle avec éloquence, souvent sur le ton de la plaisanterie et de l'ironie, et donc d'une manière qui donne envie de l'écouter et de lui en demander davantage.

Dariusz Nowacki

ZIEMOWIT SZCZEREK

(né en 1978), journaliste, écrivain et traducteur. Il est l'auteur, entre autres, du livre *Mordor viendra et il nous mangera*, qui allie le schéma du roman de voyage avec un reportage style gonzo, livre pour lequel il a obtenu le Passeport de « Polityka » en 2013. *Sept*, publié en 2015, lui a valu une nomination pour le Prix littéraire d'Europe Centrale Angelus. Son dernier livre, *Le Tatouage au trident*, a été finaliste du Prix littéraire NIKE en 2016.

Le Tatouage au trident

Il m'était tout bonnement difficile d'imaginer une révolution à Lviv. À Lviv ? Ici, jamais rien de plus que des commérages dans les cafés, ici on ne fait pas la révolution. Voilà le stéréotype. Rien d'autre que des cafés, une petite bière le soir, une petite vodka, trois choses à grignoter. Théâtre, concert. La culture, pas la guerre. Mais quel théâtre ? Quel concert ? Quel cinéma ? Des cinémas de misère, et des films à pleurer. Une sorte de ciné au centre-ville, et qui plus est dans un bâtiment de l'armée où donc tout de suite à l'entrée on tombe sur une photo du chef de l'État, chef suprême des armées, tout le monde la mine sérieuse avec dans les yeux le poids de la responsabilité de la nation, et toi, tu te sens bête de vouloir aller regarder un film, perdre ton temps quand, si noblement à côté des armoiries de l'État, pendent des draperies comme à l'Académie militaire, et que serait la symbolique de l'État sans draperies, comment faire un État digne de ce nom sans draperies ?

L'autre cinéma, présenté comme d'art et d'essai « perdu dans un entrelacs de vieilles ruelles », n'est qu'un cinéma commercial ordinaire dans la galerie commerciale King Cross en banlieue. On y va de nuit, oui, dans la nuit noire ukrainienne, et on entre dans la galerie par des portes vitrées, on se coule dans cette circulation du capitalisme mondial, car dans cette galerie, on le sait bien, tout est comme dans toutes les galeries commerciales d'Europe, et sans doute du monde entier. Un jour, tu te dis, dans l'avenir, des touristes visiteront les vieilles galeries commerciales de la même manière qu'on visite maintenant les vieilles villes, car c'est exactement la même chose, sauf que, tu te dis, qu'est-ce qu'il y aura à voir dans ces galeries ? Peut-être des panneaux : « Magasin de chaussures, début du XXIe siècle », des mannequins de clients habillés en costumes nationaux, type Europe orientale, tournant du millénaire. C'est-à-dire, pour monsieur un survêtement, des mocassins, une veste en cuir et une casquette en cuir (bon, d'accord, l'un et l'autre en synthétique), et une robe de soirée pour madame, parce que les créateurs de ce musée du passé vont se mélanger les pédales entre galerie commerciale et galerie d'art, et ils ne sauront plus qui est qui, et pour éviter tout « insuccès » ils habilleront à tout hasard la dame en robe du soir pour éviter toute confusion ou ratage. Qu'est-ce qu'il peut y avoir encore dans cette galerie, tu te dis, un restaurant de sushis, début du XXIe siècle. Sur un panneau, il y aura une

inscription précisant que dans cette Europe orientale se sera produite une post-apocalypse d'absence totale de croyance en la possibilité que les Européens de l'Est puissent eux-mêmes inventer quelque chose de sensé, que ceux-ci se seront tournés vers des cultures établies pour y puiser des modèles et sentir au moins un temps en mangeant des sushis dans une gargote pseudo-japonaise qu'on aura eu affaire à quelque chose de ressemblant à quelque chose, et qu'on n'aura pas eu à avoir honte. C'est dans ce genre d'endroits que sont les cinémas de Lviv. C'est-à-dire, rien de spécial, comme partout.

#

Donc à Lviv, tout le monde disait toujours que, non, que chez nous il ne se passera rien, chez nous on va au café, et on ne court pas les rues pour brûler des voitures. Donc on est au café, et quand ça a commencé, on était aussi au café.

#

C'était ahurissant. Les bars étaient pleins, les gens restaient assis devant leurs bières, bouche bée, à fixer les téléviseurs accrochés aux murs, et on y voyait brûler Maïdan. En direct. Et on sentait dans l'air que ça allait venir à Lviv. Que quelque chose allait se produire. Entre les bistrots bondés du centre-ville, et jusque dans les rues froides et vides de la banlieue, couraient des petits merdeux en casques à vélo et portant des masques de têtes de morts. Ils portaient des sacs à dos d'où pointaient des bâtons de toutes sortes, allant de battes de base-ball jusqu'à des chaînes fixées à des manches par de grosses cordes. Avec aux jambes, des protège-tibias. Ils avaient des airs de mauvais garçons des chansons des Misfits. Comme de casseurs et de punks. Mais c'est pas de cela qu'il s'agissait, ils avaient pris le style Maïdan. Et ces gars de Lviv s'étaient déguisés façon locale. Pas en rappeurs américains ou en hipsters. C'est qu'en cette saison là se répandait en Ukraine le plus foutu des styles. Le style Maïdan étant de tous le plus cool. Il n'y a pas plus stylé que la révolution.

J'avançais dans les rues tandis qu'ils me dépassaient, filant à bicyclette, pressés d'arriver, avec des clignements mystérieux des yeux au ras de leurs foulards. Et dans les rues, pas de milice. Pas le moindre flic. Rien.

#

Le Maïdan de Lviv se situait sur la Perspective de la Liberté, le *Prospekt Svobody* où ce n'étaient que débats, et lorsque par instants se taisaient les slogans lancés en boucles, quand tout le monde s'était fatigué de crier « gloire à l'Ukraine, gloire aux héros », « slava Ukraïni - heroïam slava » et de chanter l'hymne national, on pouvait regarder sur grand écran la retransmission en live de Kiev. Les pneus de Maïdan brûlaient en orange sur l'écran. Cet orange s'enfonçait dans un bleu est-européen sombre et froid.

Puis les choses ont commencé pour de bon. La rumeur est partie, on brûlait le bâtiment du ministère de l'Intérieur, et un bon paquet de gens s'est détaché du corps principal de la foule pour s'élancer dans la rue *Akademika Hnatiuka*. Grondements et cris s'entendaient de loin. Les gars masqués à têtes de morts ont apporté des pneus devant la porte du ministère et ils y ont mis le feu. Ils ont enfoncé les portes latérales. Ils se sont efforcés d'arracher les barreaux des fenêtres. La foule, comme fascinée, regardait le feu, écoutant le fracas des coups répétés. Facile de planer ici. Avec le feu et dans la transe des coups, boum, boum, boum. Cela rappelait un rituel de chaman. Les écrans des téléphones portables scintillaient : les uns filmaient, d'autres prenaient des photos. Un garçon se hissa sur la façade de l'immeuble et se mit à cogner sur la caméra de surveillance accrochée au-dessus de l'entrée. Quelqu'un dans la foule partit d'un grand rire.

— *Molodiets !* — cria-t-il.

— *Molodiets !* — reprit un autre.

Toute la foule bientôt reprit en scandant « *Mo-lo-diets ! Mo- lo-diets !* »

La caméra chuta, restant pendue à un câble comme une tête mal coupée. La foule partit dans un hurlement.

Je cherchais des yeux où se trouvaient les flics. Personne. Je veux dire, il y en avait, mais ils faisaient semblant de ne pas être là. Ici et là, quelques types en civil, debout, jambes écartées, cheveux courts, qui chuchotaient dans des portables, modèles anciens, en se cachant les lèvres derrière la main.

— Non, pour le coup, on ne voit vraiment pas du tout que c'est un flic — me fit un gamin en gloussant et en me désignant un des chuchoteurs. — Mon cul, oui. Cent pour cent maquillé, ah la pute !

Des filles prenaient la pose pour les garçons qui les photographiaient sur fond de pneus en flammes et de vitres brisées.

#

Et pour le reste, tout était normal. Les bistrots étaient ouverts, les clients assis, les ser-

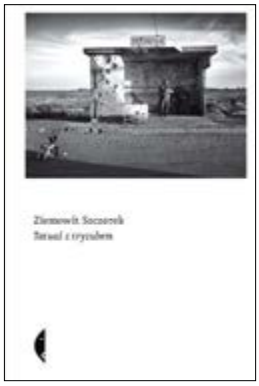
veurs prenaient les commandes. Telle était cette nuit d'anarchie à Lviv. Même les voitures roulaient normalement, même si la police de la route s'était enfermée chez elle à se curer les ongles en regardant la révolution à la télé, espérant que le monde entier l'oublierait. Des patrouilles de gaillards armés de matraques faisaient office de service d'ordre. Ils portaient des masques, fronçaient les sourcils : sérieux et dignité. D'une manière générale, ils étaient dans le sérieux, dans la révolution. Ils rôdaient le long des rues, en groupes compacts.

Il n'y avait pas de milice, et rien ne se passait. Personne ne brisait de vitrines, personne ne dégradait de panneaux de circulation plus qu'à l'ordinaire. Il apparaissait encore une fois que ce pays se contrôlait tout seul. Qu'il fonctionnait non grâce aux autorités, mais malgré elles.

#

Nous avons bu une bière chez Bukowski, puis sommes partis voir où ça brûlait et où on cassait, puis nous sommes retournés chez Bukowski. Chez Bukowski, on servait des drinks dans des bocaux. Un style à eux. On pouvait fumer, parce que le propriétaire, un vieil Ukrainien de retour du Canada, avait toujours ignoré l'interdiction nationale de la cigarette dans les lieux publics. Nous fumions et buvions, un gars nous a raconté qu'il avait grandi en Pologne, mais qu'il ne connaissait pas la Pologne. Parce qu'il avait été élevé dans une base militaire soviétique, à Borne Sulinowo, et qu'il n'avait pas eu le droit de sortir et de rencontrer des Polonais. Que c'était un endroit très curieux, ils y avaient leurs écoles soviétiques, leurs barres d'immeubles soviétiques, leurs magasins soviétiques, leur monde soviétique, mais pas un grand monde, pas un monde immense comme l'Union Soviétique, mais plutôt miniature, quelques kilomètres d'un côté, quelques kilomètres de l'autre, terminé. Comme une ville en orbite dans le cosmos. Qu'il s'était enfui une fois, qu'il avait franchi le portail et était parti en Pologne, et qu'il était même arrivé jusqu'à des constructions, et que des gamins polonais l'avaient regardé comme un Martien et lui avaient lancé des pierres, après quoi des soldats soviétiques étaient arrivés et l'avaient emmené, et qu'à la maison il avait été roué de coups de ceinturon par son père, un officier. Et que c'était tout. Le garçon montra du doigt l'écran où brûlait Maïdan, juste pour ne pas être cet enfoiré de monstre soviétique de derrière les barbelés sur qui on lance des pierres.

Traduit par : Erik Veaux



ZIEMOWIT SZCZEREK
Tatuaż z tryzubem

Czarne, Wołowiec 2015
133 × 215, 320 pages
ISBN : 978-83-8049-234-9
Droits de traduction : Andrew Nurnberg Associates Warsaw
Contact : anna.rucinska@nurnberg.pl

[1] Molodiets ! — Champion ! (en russe - ndt)

WACŁAW HOLEWIŃSKI
L'Honneur me l'interdit

Le nom de Stanisław Ostwind, protagoniste du livre de Wacław Holewiński *L'Honneur me l'interdit* — relativement peu connu aujourd'hui — peut être prononcé en Pologne dans un même souffle à côté de ceux de Witold Pilecki, Emil Fieldorf, Zygmunt Szendzielarz ou de Mieczysław Dziemieszkiewicz. De ces héros de guerre qu'un pouvoir communiste imposé par la force a privés de la vie puis de l'honneur pour de longues années. Des soldats maudits.

Stanisław Ostwind, policier avant la guerre, membre des Légions de Pilsudski et combattant lors de la guerre contre les bolchéviques, était un Juif baptisé. Après la campagne de septembre 1939, il s'est caché pendant l'Occupation dans la Podlasie où il est entré dans la Résistance, précisément dans les Forces armées nationales. Il y reçut le grade de major. Dans toute la Résistance polonaise, et pas seulement dans les Forces armées nationales qui passaient pour antisémites, ce fut le plus haut grade obtenu par un officier d'origine juive. Au début de l'année 1945, dans la Pologne dite « libérée », il fut arrêté par les services de la Sécurité communiste (UB).

Les agents de l'UB, usant de persuasion et jouant entre autres la carte nationale, se sont efforcés de le convaincre de collaborer. Il refusa : son honneur et le serment prêté à Dieu et à la Patrie ne le lui permettaient pas. Un colonel en uniforme de l'Armée rouge s'efforça de le convaincre de ce que « le gouvernement soviétique et l'armée soviétique avaient besoin de l'appui de toutes les forces patriotiques polonaises, de tous ceux qui voulaient construire un nouvel État polonais démocratique, débarrassé des éléments fascistes et de la Sanacja (mouvement dit de « L'Assainissement politique ») de l'État polonais. — Est-ce que vous avez compris ? — lui a-t-on demandé. « J'ai hoché la tête. Qu'est-ce qu'il y avait à comprendre, ils voulaient établir leur ordre criminel, et rien d'autre. À quoi bon mêler la Pologne à tout ça ? ».

Le refus catégorique d'Ostwind rendit l'interrogatoire de plus en plus cruel. L'agent du NKVD, lui aussi d'origine juive, s'efforçait de l'attendrir : « Si nous n'étions pas venus — disait-il — ils vous auraient tôt ou tard attrapé. Et vous auriez fini dans une chambre à gaz. Nous ne serons jamais nulle part en sécurité. Il vaut donc mieux se mettre du côté des plus forts, c'est une plus grande chance de survie. Vous savez bien que les Polonais ici ne voulaient pas de vous, qu'ils collaboraient avec les fascistes ». Ostwind répond « Non ». Il répète : « Je suis Polonais, un officier polonais ». Réponse suivie de punition : « Ils me battent à tour de rôle. Un seul n'y suffirait pas. C'est un travail

épuisant. Tu sais que tu vas dire tout ce qu'ils demandent, tout ce qu'ils veulent entendre. Que j'ai assassiné des Juifs, que j'ai assassiné des Soviétiques, que je me suis associé aux Allemands. Tout ce qu'ils veulent. S'ils l'avaient exigé, j'aurais été prêt à jurer que Hitler c'était moi. Ou que j'étais sa mère, ou son père, tout ce qu'on veut, qui on voudra. »

Le détenu aura enduré les tortures les plus raffinées, il ne livrera personne, et après une parodie de jugement (l'affaire prit quinze minutes !) il fut condamné à mort et exécuté. Pour écrire à son sujet, Wacław Holewiński s'est servi de documents conservés de l'enquête, il donne également les noms véritables des bourreaux d'Ostwind ainsi que de ceux qui ont exécuté la sentence à la peine de mort.

L'écrivain raconte la vie de son héros sans faire de grandes phrases, il raconte comme à mi-voix, comme craignant d'en dire trop là où les faits nus en disent déjà trop. Il a écrit un beau livre sur une belle personne. Il lui a donné une forme épistolaire, celle de lettres écrites par Stanisław Ostwind à son épouse, lettres imaginaires puisqu'en prison il n'avait pas cette possibilité. Devant la fin inéluctable de son existence, il fait une récapitulation de sa vie et nous livre ses réflexions sur la loyauté et la religion, le patriotisme et l'identité nationale.

L'histoire de la vie et du martyre du major Ostwind s'inscrit dans la suite des œuvres littéraires de Wacław Holewiński, auteur de quatre romans et de trois scénarios consacrés aux soldats maudits, dont la si importante *Lamentation de Babylone* (2002) sur un autre héros de la Pologne de la Résistance, inconnu du grand public, le colonel Tadeusz Danilewicz, ou le livre *Je te raconterai la liberté* (2012, Prix Józef Mackiewicz), consacré à deux femmes actives dans la Résistance, Maria Nachtman et Walentyna Stempkowska, que le destin a fait, par deux voies distinctes, celle des chambres de torture de l'UB et celle du camp de concentration hitlérien, se retrouver dans la même prison communiste de Rawicz.

Krzysztof Masłoń

WACŁAW HOLEWIŃSKI

(né en 1956), écrivain, éditeur, militant de l'opposition démocratique, prisonnier politique dans la Pologne communiste. Auteur de nombreux ouvrages sur les « soldats maudits », entre autres *Je te raconterai la liberté*, œuvre pour laquelle il a reçu le Prix littéraire Jozef Mackiewicz en 2013. Ce prix récompense les œuvres présentant de remarquables valeurs littéraires et des sujets importants du point de vue culturel, social ou politique.

L'Honneur me l'interdit

4 janvier 1945, jeudi, Otwock

Ma chérie !

Cette nuit, je n'ai pas dormi très longtemps. On n'a pas arrêté d'entendre des pas dans le couloir et des gémissements qui venaient des cellules. Ils avaient sans doute décidé d'enfermer, d'arrêter et de tuer toute la Pologne. Ils ont entassé dans notre cave neuf hommes, en plus de moi. Tu peux t'imaginer cela ? Dans ces trois, maximum quatre mètres carrés, dix personnes. Dont deux même pas en état de se lever. Un jeune qui avait le visage labouré. Comme si on l'avait traîné sur du fil de fer barbelé. Il a repris ses esprits, puis il est retombé dans une sorte d'hébétude, n'arrêtant pas d'appeler sa mère. Un autre disait qu'il avait la jambe droite cassée. Il était bleu de douleur et demandait qu'on fasse venir un médecin. Le gardien s'est contenté de grogner que le médecin viendrait quand il aurait le temps.

Quelqu'un a heurté un seau qui s'est renversé, aspergeant d'urine mon voisin. Le matin, ils ont allumé la lumière. Ils ont apporté à chacun un ersatz de café et un morceau de pain noir et gluant.

Le type de l'Est m'a chuchoté à l'oreille que le type à côté de la porte devait être un curé.

— Regarde, il porte un faux-col — qu'il m'a dit en se poussant de son côté.

De fait, j'ai bien vu un bout de col blanc, mais je n'étais pas sûr. Ça pouvait aussi bien être le bout d'une chemise blanche cachée par le col de son manteau.

J'avais mal au ventre. Peut-être à cause des nerfs, ou peut-être à cause de ce café.

Je me suis replongé dans mes pensées. J'avais plus d'une fois tiré sur des types, j'avais souvent cogné, et on m'avait battu. Je me souvenais qu'en trente-quatre nous avions poursuivi Stawarczyk et Mejluda. Tu te souviens ? Ça avait été une grande affaire. C'était Stawarczyk le meneur. Un type sans scrupules. Il percevait sa dîme sur les pauvres. Pas sur ceux qui avaient du superflu, mais toujours sur ceux qui manquaient de tout. Il terrorisait toute une partie de la ville. Le vitrier, le tailleur, le boutiquier, le revendeur de fringues, les filles dans la rue, tout le monde était bon. Et toute somme était bonne. Tu avais deux zlotys, par ici. Cinq, encore mieux. Il cognait, lui et ses gars. Il se promenait avec un grand couteau, mais il sortait souvent un pétard pour faire peur. Un jour, un jeune type lui a tenu tête, un gamin encore, seize ans. Comment il s'appelait ? Czebryda ? Regarde,

après tout ce temps passé, je m'en souviens. Il l'a descendu de sang-froid. Le légiste lui a retiré six balles du corps. À l'enterrement, il y avait foule, peut-être mille personnes. On l'a recherché longtemps, mais il n'arrêtait pas de se défiler. Et c'est là que le commissaire m'appelle.

— Tu as quelqu'un là-bas ? — qu'il me demande.

Il fumait une cigarette, et moi je savais qu'il avait quelqu'un au-dessus de lui qui devait lui mettre la pression à propos de cette affaire. Une affaire qui faisait trop de bruit. Tout le monde écrivait sur le sujet, de la gauche à la droite. Du « Travailleur » au « Journal de Varsovie » en passant par « Le Courrier de Pologne » et « Détective ». Tout le monde exigeait l'arrestation de ces bandits.

J'avais de nombreux informateurs, tout agent au commissariat central doit en avoir. Que dis-je, au commissariat, même ceux qui font des gardes doivent en avoir. Tous les deux, nous savions qu'on peut bien bousculer un peu les gens. Certains plus, d'autres un peu moins. Certains laissent échapper un mot, d'autres toute une phrase. Mais dans cette affaire, tout a foiré. On lui a bien vingt fois monté des guets-apens. Mais il se débinait astucieusement. On ne peut pas boucler tout Varsovie.

— Tu dois le retrouver. — Le commissaire a plongé une main dans son tiroir et en a sorti une liasse de billets. Il a compté dix fois cent, et il me les a donnés.

— S'il t'en manque, tu repasses. S'il t'en reste, tu rends. Prends avec toi qui tu veux, mais tu m'amènes ces fumiers.

Facile à dire — tu me les amènes.

— C'est le curé de Kobylka. — Le type de l'Est se rassit à côté de moi.

— Il a confessé quelques maquisards. Comment leur refuser ? Puisqu'ils étaient venus, il les a confessés. Ils l'ont conduit à un mourant, il y est allé.

Un moment, je n'ai pas compris de qui il parlait. J'ai porté ma ration de pain à la bouche et mordu dans la masse pâteuse. Puis j'ai compris qu'il avait en tête le vieux grisonnant à faux-col qui tenait maintenant par les épaules un jeune penché vers son oreille. Il devait aussi le confesser.

Le type de l'Est avait le visage marqué par la petite vérole, d'une longueur disproportionnée, même pour sa taille. Trop long. Et le poil dru. Il devait sûrement être obligé de se raser deux fois par jour.

— Alors vous ne dites rien ? — demanda-t-il.

— Dire quoi ? — Je haussai les épaules.

— Je les connais.

— Qui ça ? — Je ne voyais toujours pas très bien de qui il voulait parler.

Il essuya son front blessé dans la nuit. Il avait une grosse cicatrice.

— Les Bolcheviques. Ils ne nous lâcheront pas d'ici. Une fois entre leurs pattes, ils ne vous laissent plus repartir. Ils vont nous pendre — se lamenta-t-il. — Ou nous envoyer chez les ours blancs.

— Qu'est-ce que vous racontez ? Vous serez à la maison pour la fête des Rois — Je m'efforçais de le rassurer, même si je ne croyais pas moi-même à ce que je disais. — Au plus tard, à Pâques.

Je voyais qu'il voulait dire quelque chose, mais il se contenta de faire de la main un geste dégoûté.

J'avais un gars comme ça dans le deuxième commissariat. Il connaissait la moitié de la ville. Mais il avait dû se planter, et il avait dû quitter la rue pour se retrouver derrière un bureau. On lui avait même retiré son arme. J'ai discuté avec son supérieur que je connaissais de l'école d'officiers de police, et demandé qu'il me le transfère. Il a haussé les épaules.

— Prends-le, et qu'on ne le revoie plus — décida-t-il. — Fais quand même attention, il a les mains qui collent.

Je lui ai ordonné de se mettre en civil, et je l'ai envoyé en ville. J'y suis allé aussi. Les gens disaient rarement des choses. Ils avaient peur. Même l'argent ne marchait pas. Jamais vu ça. Je tournais en ville et tu sais quoi, dans chaque maison, j'avais l'impression de reconnaître l'histoire, que j'étais déjà venu, que les têtes des habitants me revenaient comme dans un film.

La police a rarement les mains complètement propres. C'est le service qui veut ça. Tu relâches quelqu'un, tu lui pardonnes et tu espères qu'il va comprendre. Parfois, tu lui donnes un coup de main, parfois c'est lui. Mon gars, Prykiert, après une semaine, me fait signe qu'il a trouvé quelque chose.

— Il fréquente dans le quartier de Wola — annonce-t-il.

— Une fille ?

— Plutôt non. La jeune veuve d'un ouvrier sablonnier. Noyé dans la Vistule il y a un an.

— Il y va tout seul ?

— Des fois seul, des fois avec quelqu'un de sa bande. Qu'il laisse à l'extérieur. Mais il n'y va pas trop souvent. Ils ont sûrement leur endroit quelque part en ville. Parce que celle-là, il a regardé dans le cahier, Sabina Bratecka, elle ne rentre pas souvent chez elle de la nuit.

Ils nous ont conduits trois par trois aux chiottes à l'étage au-dessus. Trois trous côte à côte. Et la puanteur. Pour moi, ça a coulé tout seul, mais je me suis senti mieux. Cinq minutes, se torcher le derrière et retour en cellule. Suivants. J'ai demandé de l'eau à un gardien.

— Pour quoi faire, de l'eau ? — a-t-il répondu par une question à ma question.

— Je voudrais me laver.

Il a éclaté de rire.

— De l'eau, tu en verras bien assez pour être dégouté.

Nous sommes retournés dans notre cellule où le curé s'est chargé de nous serrer les uns contre les autres. Il avait raison, on avait un peu plus chaud comme ça.

Nous sommes donc restés en planque toute une journée, puis une deuxième, à côté de cette maison à Wola. Mais ni Stawarczyk n'est venu la voir, ni cette Bratecka n'est allée le voir.

J'ai posé des questions, et des fils ont commencé à se nouer dans ma tête. J'ai interrogé un voyou qui les avait parfois accompagnés. Lui non plus ne savait pas grand-chose. Sauf qu'il a confirmé le portrait-robot. Grand, brun, vingt-huit ans, la main rapide, aucun scrupule. Et résistant à la vodka. La tête comme un roc. Et le plus important, qu'il aimait le jeu et la boxe.

J'avais sorti ce voyou de taule. Ma chance, c'était que ni le procureur ni le juge d'instruction ne l'avaient encore auditionné. C'est pour ça que j'ai dit que la police n'avait pas toujours les mains tout à fait propres.

Je l'ai laissé complètement libre, mais je savais où le trouver. Il pouvait bien sûr localiser l'autre, et lui dire que je le cherchais. Là, ça serait comme un coup d'épée dans l'eau. Mais il allait de soi que je le retrouverais tôt ou tard, et qu'il en perdrait alors l'envie de vivre. Il attendait une remise de peine, et il travaillait sérieusement à sa liberté. Il me retrouva après trois jours.

— Chef, vous vous y connaissez en boxe ? — demanda-t-il.

Comme tu le sais, j'aimais la boxe, et des fois, à l'époque des Légions de Pilsudski, on s'était essayé aux poings. J'ai donc approuvé de la tête.

— Alors, vous connaissez Szapsel Rotholc ?

J'ai de nouveau acquiescé de la tête. C'était une sorte de moustique. Cinquante kilos. Il avait un coup du gauche foudroyant. Quelqu'un m'a dit que, dans le ghetto, il avait été dans la police juive. Mais à l'époque, c'était une gloire. Il avait ramené une médaille de bronze de Budapest. Il n'avait rien besoin d'ajouter. Je savais que Rotholc allait avoir un combat contre un Allemand, et que Stawarczyk viendrait certainement. Mais comment le repérer dans la foule, et, qui plus est, comment l'arrêter ?

Ça a marché. Prykiert est venu chercher Bratecka. Elle était passée avant dans un café. J'ai disposé mes gens de sorte qu'ils gardent un contact visuel entre eux. Il y avait bien un millier de personnes présentes là à vociférer. Ou peut-être plus ? Stawarczyk était déjà à l'intérieur, dans le hall. Mais impossible de l'arrêter là. S'il se mettait à tirer, l'horreur, rien que d'y penser.

Rotholc faisait un bon combat. Il frappait cet Allemand, puis se rejetait en arrière. Il frappait et se rejetait. Au troisième round, il lui a envoyé toute une série de coups, et l'arbitre a dû arrêter le combat. Stawarczyk, allez savoir pourquoi, était mécontent, il avait certainement dû miser gros sur le perdant. Je l'ai vu jeter de colère son ticket sur son siège. Puis il a aussitôt décidé de sortir. Avec lui, la dame de son cœur, et un jeune. Il s'avéra plus tard que ce jeune, c'était Mejluda.

Traduit par : Erik Veaux

WACŁAW HOLEWIŃSKI
Honor mi nie pozwala

Zysk i S-ka, Poznań 2015
145 × 210, 328 pages
ISBN : 978-83-778-5715-1
Droits de traduction : Zysk i S-ka
Contact : aleksandra.basinska@zysk.com.pl

JOANNA OLCZAK-RONIKIER

En ce temps-là. Cracovie après la Deuxième Guerre mondiale

Les souvenirs égrenés par Joanna Olczak-Ronikier évoquent une période qui ne se termine pas de façon heureuse même si elle commence en 1945, après la guerre. L'auteure se souvient de son enfance sans émotion, sans nostalgie et avec une bonne dose d'amertume.

Elle renoue avec son livre *Le Jardin de la mémoire* dont le fil s'était justement interrompu au seuil de la guerre. Nous retrouvons Janina Mortkowicz et sa fille Hanna Mortkowicz-Olczak en 1945 dans une petite chambre de la rue Krupnicza à Cracovie, dans un immeuble où logent des écrivains. La plus jeune de la famille, Joasia, manque encore à l'appel. Elle avait été confiée à des religieuses en 1942 et sa trace s'était perdue dans la tourmente de la guerre. On retrouvera la fillette seulement en juin 1945. Les deux femmes tentent de reconstruire leurs vies, de leur redonner forme mais dans des conditions bien différentes de celles d'avant-guerre. Elles vivent à présent à trois dans une seule pièce, la grand-mère refuse cependant que l'on fasse la cuisine au salon et exige que le réchaud soit installé dans la salle de bain. Lorsqu'on leur rend visite, il faut cacher les vêtements, enlever les documents traînant sur la table car il faut avant tout sauvegarder les apparences d'une bonne maison même si elle se limite à une seule pièce.

En ce temps-là est un récit qui revisite le passé et dévoile l'état de déliquescence absolue de la société à la fin de la guerre, l'avènement d'une nouvelle politique à laquelle doit s'ajuster une nouvelle culture, la peur, le deuil et le désespoir. Olczak-Ronikier montre que nous analysons le passé de façon naïve car ce n'est pas la joie qui caractérise l'après-guerre mais la peur, le silence ou les souvenirs douloureux dont pourtant personne ne parle. L'État avec son appareil de censure veille sur le silence officiel. On utilise des périphrases pour parler de la mort pendant la guerre : « il est mort en 1942 », « il est mort en 1943 », alors qu'il est question d'une personne morte de faim dans le ghetto ou envoyée à Treblinka. À côté du silence imposé par le pouvoir, il en existe un autre qui vient d'en bas, non formulé explicitement, mais généralement observé par la société : par volonté de sauvegarder sa dignité, pour ne pas se vautrer dans le drame de la guerre et aussi par besoin psychique d'arrêter le cauchemar et de le cantonner aux années de guerre. Le pouvoir ne fait que peu allusion aux souffrances durant la guerre et aux règlements de compte, et s'il le fait, c'est que cela le sert sur le plan politique — ainsi, juste après la guerre, on insiste pour que les gens remplissent les questionnaires sur les dommages qu'ils ont subis car on veut obtenir un dédommagement des Allemands. Les

dommages de guerre subis du fait de l'Union soviétique ne seront pas comptabilisés : « les ennemis du peuple » et les habitants des Territoires recouvrés n'auront pas droit à la parole.

Le passé refait ici surface grâce aux souvenirs mais aussi aux lettres écrites par la mère et la grand-mère, aux notes et documents divers conservés à la maison. C'est un point important car Joanna Olczak-Ronikier ne recourt guère aux réminiscences poétiques de l'enfance, ce qui lui permet d'éviter les simplifications. En revanche, elle use souvent d'un procédé assez fort qui consiste à confronter ce qui reste dans le souvenir de l'enfant avec la vérité historique et les conversations menées par les adultes loin de la chambre d'enfant. Le passage du temps lui permet de comprendre le passé autrement. Elle raconte une nouvelle fois les scènes auxquelles elle a assisté, comme la rencontre de sa grand-mère avec la princesse Radziwiłł pendant laquelle la première remet à la seconde une partie des documents familiaux du palais perdu de Nagłowice, devenu une maison pour les artistes et les arts. La princesse se laisse emporter par l'orgueil et ne veut pas converser d'égale à égale avec la grand-mère de l'auteure, elle lui propose de l'argent pour le service rendu, ce qui provoque l'indignation de l'aïeule. Olczak-Ronikier commente ainsi la situation aujourd'hui : « Je me suis assagie et je comprends seulement maintenant le tragique de la situation (...). Le destin avait mis entre moi et nous un miroir à deux faces. Nous ne pouvions voir que notre propre reflet ».

On peut lire le récit de Joanna Olczak-Ronikier à la manière cracovienne en allant à la recherche d'endroits précis et de personnes nées dans la ville ou venues y chercher refuge après-guerre. C'est aussi l'histoire d'un immeuble investi par une communauté de gens de lettres, la seule adresse de ce type en Pologne où des personnes comme Wisława Szymborska, Tadeusz Różewicz, Konstanty Ildefons Gałczyński, Sławomir Mrożek ont partagé le même toit. On peut lire *En ce temps-là* comme un témoignage sur les dégâts de la guerre et sur la transformation de l'après-guerre lorsque l'ancien état des choses cède peu à peu la place sans que la nouvelle réalité sociale ne soit encore établie (le récit se termine à la charnière des années 1948 et 1949). On peut y voir un inventaire des pertes subies pendant la guerre par la communauté juive polonaise persécutée par les maîtres chanteurs, obligée de vendre ses appartements et ses bibliothèques ou de changer de nom. C'est aussi un récit sur la transformation des idéaux, sur l'enfance à l'ombre de la guerre, sur le retour des traumatismes non analysés et sur l'impossibilité de jeter les documents se rapportant à la guerre.

Paulina Małochleb

JOANNA OLCZAK-RONIKIER
(née en 1934), écrivaine et scénariste, co-fondatrice du cabaret Piwnica pod Baranami. Auteure, entre autres, du roman-fleuve documentaire à succès *Le jardin de la mémoire* pour lequel elle a reçu le Prix littéraire NIKE en 2012. Ses œuvres ont été traduites en de nombreuses langues.

En ce temps-là

L'immeuble de rapport au numéro 22 de la rue Krupnicza, construit en 1911 selon le projet de Henryk Lamensdorf, avait trois étages, deux annexes et un passé tragique dont, en 1945, personne ne savait rien ou préférait ne rien savoir. Il appartenait avant la guerre à l'avocat Adolf Liebeskind et à son épouse Helena, née Hochstim. Les locaux qu'on y louait étaient confortables sans être luxueux. À chaque étage, faisant face aux escaliers en bois, dans un petit renfoncement, trônait un énorme miroir en cristal sous lequel une banquette capitonnée invitait au repos. Deux appartements avec de belles portes artistiquement profilées se trouvaient de part et d'autre de la cage d'escalier. Dans chaque appartement, la disposition des pièces était la même : un long couloir au milieu avec, d'un côté, trois pièces en enfilade et des fenêtres donnant sur la rue — la pièce en face de l'entrée disposait d'une petite salle de bain particulière — et, de l'autre côté, la cuisine, une grande salle de bain appelée « la chambre des bains » et des fenêtres donnant sur la cour. Le rez-de-chaussée était réservé aux commerces. Il y avait là un salon de thé où l'on vendait d'excellents gâteaux à la crème.

Les propriétaires habitaient dans la rue Sarego et louaient l'immeuble de la rue Krupnicza à des personnes apparentées. Madame le docteur Liebeskind avait un cabinet de consultation pour les maladies infantiles et le docteur Salo Liebeskind pour les maladies féminines. Le numéro de téléphone à composer était le 143 91.

Lorsque les Allemands entrèrent en Pologne en septembre 1939, ils firent de Cracovie la capitale du Gouvernement général. Un quartier allemand fut créé dans la partie occidentale de la ville, la plus belle, et la rue Krupnicza baptisée Albrechtstrasse en fit partie. Les Polonais furent obligés de déménager. Pendant la première phase de persécutions, les Juifs furent obligés de quitter Cracovie ; ceux qui restèrent furent envoyés par la suite au ghetto de Podgórze. Les sociétés et les immeubles juifs furent gérés par une société fiduciaire allemande.

Quel fut le sort de l'immeuble au numéro 22 ? Réquisitionné par les Allemands en 1942, il fut transformé en hôtel pour les employés d'une société pétrolière. On divisa les appartements pour en faire des chambres d'hôtel, on liquida la cuisine pour créer des chambres supplémentaires. On regroupa les magasins du rez-de-chaussée en un long boyau où fut installée une salle à man-

ger pour les hôtes de l'hôtel. On se serait cru dans une *Bierstub* bavaroise avec toutes ces sombres boiseries, ces lourdes tables, ces loges et ces bancs en chêne le long des murs.

À leur arrivée dans la ville, les Russes installèrent une troupe de soldats dans l'immeuble abandonné par les Allemands. Grâce à la réaction rapide et à l'énergie du jeune écrivain, Tadeusz Kwiatkowski, ainsi qu'aux efforts déployés par le critique littéraire Kazimierz Czachowski et le poète Adam Ważyk, alors officier politique de la Première armée polonaise, l'immeuble — « un bien laissé par les Juifs » — devint le siège de la section cracovienne de l'Association des gens de lettres. Les soldats russes marchèrent sur Berlin et l'immeuble vidé de ses occupants fut aussitôt investi par les organisateurs de l'association, ce qui sauva du pillage des choses bien précieuses à cette époque : les meubles et l'équipement de la salle à manger. C'est ainsi que fut créé l'asile pour les auteurs sans domicile de Pologne. Personne ne chercha à savoir ce qu'étaient devenus les propriétaires d'avant-guerre.

Il y avait quelques dizaines de chambres équipées de façon rudimentaire : divans, tables, chaises, armoires. Dans les caves, il restait assez de charbon pour alimenter les poêles en faïence. L'absence de cuisine dans les étages n'était pas gênante car on fit un réfectoire au rez-de-chaussée et les habitants prirent l'habitude de se retrouver là. Les bureaux administratifs de l'association occupèrent le premier étage : secrétariat, bureau du président, bibliothèque et chambre d'hôte. Le poste de président échut à Kazimierz Czachowski, celui de secrétaire général à Tadeusz Kwiatkowski et le secrétariat à Maria Bielicka. Zygmunt Fijas, un brillant auteur satirique, ayant un talent extraordinaire d'organisateur, fut une sorte d'intendant : il obtenait pour les arrivants vêtements, chaussures, médicaments, subsides.

Chaque jour, quelqu'un portant un nom plus au moins connu se présentait au bureau pour demander de l'aide. Il y avait bien plus de candidats pour un toit que de places disponibles. Kwiatkowski et Fijas se démenaient autant qu'ils le pouvaient pour loger tout le monde. C'était une tâche des plus ardues. Les appartements morcelés par les Allemands pouvaient peut-être servir d'hôtel mais guère pour un long séjour. Le modèle des *komunalki* à la soviétique semblait affreux à l'intelligentsia polonaise. Mais que faire ? Les gens acceptaient avec reconnaissance des cagibis sans toilettes dans les annexes, mais devaient ensuite frapper à la porte d'un voisin inconnu et demander avec gêne s'ils pouvaient utiliser les toilettes. On attribuait les pièces en enfilade à des familles amies, ce qui mettait l'amitié à rude épreuve.

C'est là que ma mère arriva le vendredi 16 mars 1945. On la pria de s'asseoir et on lui offrit sûrement un thé. La chaleur humaine, le rayonnement du poêle en faïence, le sentiment de soulagement de ne plus avoir à compter que sur ses seules forces, c'était le bonheur. Avec qui parla-t-elle en premier ? Tadeusz Kwiatkowski n'avait que vingt-cinq ans, mais c'était déjà un amoureux fou des livres, l'auteur du roman *Lunapark* qui devait paraître peu après ; pendant l'occupation il s'était occupé de la parution clandestine du mensuel « Miesięcznik Literacki », il fut emprisonné dans la prison allemande de la rue Montelupich pour sa participation à la vie culturelle cracovienne. Il connaissait l'existence des éditions Mortkowicz, il fut heureux d'apprendre que la fille et l'épouse de l'éditeur étaient sauves, il écouta leur récit où elles lui apprirent qu'après l'insurrection de Varsovie, elles avaient gagné un village des environs de Cracovie et que durant le chaos de la guerre, elles avaient perdu la trace de leur enfant — il s'agissait de moi.

Mais peut-être narra-t-elle ses tribulations à quelqu'un d'autre ? Les locaux administratifs étaient toujours pleins de monde. On y passait en coup de vent pour faire signer un document, se plaindre de la présence de rats dans la cour ou demander comment se procurer un coussin supplémentaire. Ou pour bavarder tout simplement. Il n'est pas exclu que justement ce vendredi, Jerzy Andrzejewski ou Stefan Otwinowski, réfugiés de Varsovie eux aussi et logés rue Krupnicza, y firent un saut. Ils étaient tous deux membres du bureau de l'association. Ou peut-être même Kazimierz Czachowski, le président ?

Tous convenaient qu'il fallait trouver un local pour ma grand-mère, ma mère et moi. Personne ne doutait que tôt ou tard on me retrouverait. On examina la possibilité de nous loger au premier étage, au numéro 6, en face des bureaux administratifs. Les deux pièces du devant, à gauche du couloir, étaient occupées par Józefa Rusinkowa et ses filles, Basia et Magdusia. Elles attendaient le retour de leur mari et père, Michał Rusinek, un auteur

populaire avant la guerre pour des romans tels que *Tempête sur le pavé*, *L'Homme de la porte cochère*, *Le Peloton de la prairie sauvage*, *La Terre où coule le miel*. Rusinek avait pris part à l'insurrection de Varsovie ; il avait été déporté au camp de concentration de Mauthausen, puis dans d'autres camps. On savait qu'il était vivant, qu'il revenait. Il décrivit plus tard son destin d'insurgé et de prisonnier des camps dans l'ouvrage intitulé *Des barricades à la vallée de la faim*.

Dans la chambre suivante située également sur le devant, mais moins confortable car sans sortie directe sur le couloir, ce qui obligeait les locataires à passer par les pièces occupées par des personnes étrangères, habitaient Janina Brzostowska, une poétesse, et son fils Witek, qui s'appelle aujourd'hui Witold Brostow et est professeur à l'Université du Texas du nord. Eux aussi ont survécu à l'insurrection de Varsovie.

« La chambre des bains » perdit vite de son lustre car les locataires y installèrent des étagères utilitaires, une cuisinière électrique, et n'arrêtèrent plus de cuisiner telle chose ou telle autre, ce qui ne permettait guère de profiter des autres fonctions de l'endroit. On transforma la cuisine d'avant-guerre en une petite pièce qui donnait sur la cour et les poubelles, desquelles se déversaient continuellement des montagnes de détritus nauséabonds. On y logea Tadeusz Peiper, pionnier de l'avant-garde cracovienne. En 1939, il avait quitté Cracovie pour fuir les Allemands vers l'Est par crainte des répressions anti-juives. Il avait passé les années de guerre en Russie. Lorsqu'il revint à Cracovie, sa maison familiale de Podgórze était passée dans d'autres mains depuis longtemps. Il souffrait par ailleurs du délire de persécution. Pour éviter « la chambre des bains », il faisait un grand détour car il était persuadé que ses persécuteurs insufflaient du poison dans les tuyaux reliés à la vieille chaudière au gaz Junkers. Il se sentait en sécurité dans les toilettes des bureaux administratifs.

Traduit par : Agnès Wisniewski

JOANNA OLCZAK-RONIKIER
En ce temps-là.
Cracovie après la Deuxième Guerre mondiale

Znak, Kraków 2015
140 × 205, 320 pages
ISBN : 978-83-240-3869-5
Droits de traduction : Znak
Contact : bolinska@znak.com.pl

ARTUR DOMOSŁAWSKI
Les Exclus

Les Exclus, d'Artur Domosławski, ce sont plus d'un demi-millier de pages consacrées à des gens auxquels nous préférons ne pas penser, des gens dont nous connaissons l'existence, qui vivent souvent à deux pas de chez nous, mais dont nous préférons oublier la présence (et la proximité). Sans nous poser de questions. Non pas du fait de la difficulté de trouver des réponses ; au contraire, nous en sommes conscients, ou du moins les pressentons-nous. Notre réticence est d'une nature différente. Une fois répondu, à chacun de nous de tirer les conséquences de ses réponses : d'accepter ou de protester, de chercher sa part de responsabilité ou de s'en décharger, de faire appel à l'empathie ou de libérer sa colère, ou encore de s'efforcer d'empêcher ces émotions de s'exprimer. L'indifférence est aussi une forme d'action.

C'est à cela justement que doit servir un reportage : à déstabiliser. Peut-être que la seule chose qu'on puisse faire en écrivant, c'est de mettre sous les yeux de son lecteur un sujet, ou un homme et son histoire, pour l'obliger à les regarder en face.

Dans sa toute dernière publication — une sorte de bilan de vingt années passées à parcourir les pays du Sud —, Domosławski tente de brosser le portrait le plus large possible de « ceux dont personne ne proclame le soutien et qui ne manquent à personne ». C'est là, sans doute, la définition la plus concise de son héros collectif (vu par l'auteur comme « les co-auteurs de [son] récit. » Le reporter lui-même cherche à approfondir cette définition, car l'exclusion concerne une part si importante de la population mondiale que toutes les tentatives d'en condenser la description seraient partielles, incomplètes. Bien sûr, lui aussi restreint le champ de recherches, ou plutôt les cercles d'exclusion, mais il le fait pour montrer tout ce qui distingue les exclus des personnes précaires de notre temps. Son *homo sacer* — des gens maudits —, ce sont « les hommes, les femmes et les enfants qui vivent dans la pauvreté, sans perspectives d'avenir, parfois dans l'antichambre de l'enfer, privés de leurs droits — politiques, civiques ou économiques, et parfois de tous en même temps. »

Ainsi, le reporter nous met face à face avec eux et nous oblige à regarder dans les yeux les mères, les femmes, les filles des hommes de la ville colombienne de Soacha tués par l'armée, liquidés en échange de primes en argent et « légalisés » après coup en tant que guérilleros ; à regarder dans les yeux les proches de ces femmes de la Ciudad mexicaine ayant subi la mort parce qu'on peut la leur infliger, une mort dont les auteurs resteront impunis. Il nous oblige à regarder en face les mi-

grants économiques et les réfugiés, en dénonçant en même temps la totale inadéquation de ces concepts, le changement de signification de ces mots et leur imprécision dans la description des phénomènes. Il nous force à regarder en face les familles de ces enfants dont les petits boutiquiers du Brésil commanditent le meurtre parce que ces « voyous des rues » les empêchent de mener leurs affaires. L'auteur montre également à quel point la misère détruit la solidarité, combien il est difficile de trouver de la solidarité non seulement chez nous, ici, mais aussi parmi les personnes directement concernées. Une des questions qu'il cite révèle l'indifférence qui règne chez ceux qui souffrent : « Puisque ma vie ne vaut rien, combien la tienne peut-elle valoir à mes yeux ? »

Dans le livre de Domosławski, il n'y a pas que les exclus qui ont la parole. La prennent également des gens qui se sentent une responsabilité envers eux. L'auteur rappelle aussi qu'on ne peut pas parler des gens marginalisés sans parler de ceux qui les excluent. La scission qui se produit entre ces deux groupes est, comme il le démontre dans son livre, un élément immanent de l'histoire du monde. Certes, la division du monde entre ceux « qui ont », ceux « que quelqu'un réclamera » et ceux à qui l'on refuse même le droit élémentaire d'exister, est inscrite dans sa nature, cependant le degré de disproportion et l'échelle de la distance qui les sépare ont un caractère exceptionnel. Ils ne justifient pas non plus qu'on reproche les efforts entrepris dans le but de réduire cette distance.

Les Exclus sont un reportage socialement engagé, qui opère avec les outils propres au journalisme, mais ne se limite pas à ce domaine. Son approche complexe du thème de l'exclusion (fondée sur une riche documentation), son retour à des sujets abordés il y a des années, ses tentatives de montrer l'exclusion sous des angles de vue différents, que ce soit du bord du canot dont débarquent « les peuples du Sud qui frappent aux portes » ou sur des prospectus vantant des voyages organisés dans des zones de guerres ; autour d'un café bu au fin fond de l'interior ou dans des rapports d'organisations internationales ; dans des minutes de procès ou encore dans des entretiens avec des gens que personne n'avait jamais eu la curiosité d'écouter, comme Rana Ahmed, du Pakistan, qui voulait aller jusqu'en Pologne pour y trouver du travail, comme les mères de Gaza, comme les bédouins des environs de Jérusalem, comme Miriam du Salvador, qui « savait l'effet que ça fait de poignarder quelqu'un » mais qui a réussi à quitter son gang — tous ces sujets et bien d'autres encore composent un livre dérangeant.

Magdalena Kicińska

ARTUR DOMOSŁAWSKI

(né en 1967), l'un des journalistes contemporains polonais les plus remarquables. Dans les années 1991-2011, journaliste à « Gazeta Wyborcza », depuis 2011 lié à l'hebdomadaire « Polityka ». Auteur apprécié de livres comme *La Fièvre latino-américaine* (2004), *L'Amérique rebelle* (2007) et sa célèbre biographie *Kapuściński. Le vrai et le plus que vrai* (2010), traduite entre autres en anglais, français, espagnol et italien.

Les Exclus

... CEUX QUI NE MANQUENT À PERSONNE
Soacha - Bogota, 2011

Le premier à disparaître fut Alex Arenas, le 2 janvier 2008. Encore en décembre, la veille de Noël, après le boulot, il avait déclaré à ses copains du chantier qu'il partait en voyage parce qu'il avait dégoté un super job et qu'une fois sur place, il les ferait venir. À Cecilia, sa sœur aînée, il avait dit qu'il avait l'intention de ramener de là-bas un peu de fric pour leur mère souffreteuse. Il était son seul soutien financier. Il aidait aussi sa sœur, dont le mari, gravement malade, était sans travail. Il leur assurait son appui, dit Cecilia. Il avait trente-trois ans.

Jaime Castillo avait dit à son frère qu'il s'en irait bientôt travailler la terre, il avait enfin reçu une proposition intéressante. Jaime, vendeur à la sauvette de bric-à-brac, gagnait trois sous. Il avait poussé son frère à l'accompagner, mais celui-ci n'en avait pas eu envie. Jaime n'en avait plus reparlé. Le 10 août, il avait disparu sans laisser de trace. Il avait quarante-deux ans.

Diego Tamayo, vingt-cinq ans, avait laissé un mot à sa mère sur le réfrigérateur : « Prends soin de toi, je reviens lundi. » Avec, en post-scriptum, « Occupe-toi du lapin ». Diego adorait les animaux et il avait rêvé de devenir vétérinaire — mais comment un gamin de Soacha aurait-il même songé à faire des études ? Il prenait tous les boulots qui se présentaient, que ce soit peindre une maison ou transporter des briques en camion. Le samedi 23 août, sa mère aurait aimé qu'il l'accompagne à l'anniversaire d'une cousine, mais il lui avait dit qu'il préférait rester à la maison. Elle y était allée seule. Au moment de son départ, à deux heures du matin, Diego avait taillé une bavette avec le gardien de leur immeuble. Il lui avait dit qu'il partait loin mais qu'il ne pouvait pas lui dire avec qui, c'était un secret.

Andres Palacio avait rappelé à sa mère un possible voyage dans quelques jours — de vagues amis l'auraient invité sur la côte. Tu ferais mieux de te méfier, lui avait-elle dit alors ; sur la côte, on n'a pas d'amis. Elle avait ajouté que si elle le voyait rôder avec des inconnus, elle téléphonerait à la police. C'étaient peut-être des guérilleros ou d'autres bandits ?

L'inquiétude de cette mère ne reposait pas sur des craintes imaginaires. Soacha est une banlieue misérable de Bogota, où vivent plusieurs centaines de milliers de personnes. S'y rassemblent toutes les misères de Colombie. Soacha est, pour-

rait-on dire, la capitale du désespoir : pauvreté, agressions, vols. La guérilla, les mafias y recrutent. Bon nombre de ses habitants sont des réfugiés de l'interior, victimes d'un conflit armé qui dure depuis des années. L'alcool et la drogue y sévissent. C'est un gisement de main-d'œuvre très bon marché. Femmes et enfants y sont confrontés à la violence domestique.

La mère d'Andres Palacio s'était montrée méfiante parce que des années auparavant, une mafia politique avait assassiné son fils aîné. Mais comment voulez-vous surveiller un garçon de vingt-deux ans ? Andres avait disparu le 23 août, le même jour que Diego Tamayo. Des copains de son fils lui avaient appris après que Diego avait évoqué devant eux son départ pour aller trouver du travail ailleurs. Avec l'argent qu'il gagnerait, il lui achèterait une maison, leur avait-il dit.

Le 23 août, un autre jeune homme avait également disparu sans laisser aucun mot : Victor Gómez.

Aucun d'entre eux ne se connaissait, ni eux cinq, ni les onze autres de Soacha et les trois de Ciudad Bolívar, le bidonville voisin, qui avaient disparu entre janvier et août 2008.

Fernando Escobar, le médiateur local — en Colombie, beaucoup de communes ont leur porte-parole des droits des citoyens — était alerté de la disparition de ces hommes partis sans laisser de trace. Depuis mai 2008, des mères, des sœurs, des frères venaient le trouver. Il leur indiquait d'aller signaler la disparition au Bureau des recherches des personnes disparues, munis d'une photo.

Fernando Escobar était allé rencontrer les autorités locales, la police et les représentants de l'armée pour les avertir de ces faits inquiétants. Selon lui, les jeunes gens avaient été enlevés ou recrutés par les FARC (Fuerzas Armadas Revolucionarias Colombianas), la plus vieille guérilla de Colombie, autrefois communiste. Ou par des groupes armés paramilitaires de propriétaires de latifundia ou de trafiquants de cocaïne. Mais politiques et militaires perçurent l'avertissement du médiateur comme une critique de leur inaction, comme s'ils étaient responsables de la pagaille et de la terreur qui régnaient dans la commune. Ils lui avaient répondu d'un même cri : « Occupe-toi de tes affaires plutôt que de faire de la politique ! »

Le médiateur ne disposait pas d'éléments concrets, il en était réduit aux déclarations des familles de trois disparus et à ses propres conjectures. Il décida de continuer à se renseigner et d'attendre. Un jour, dans un bar, alors qu'il venait de raconter à une personne de sa connaissance que trois hommes avaient disparu le même jour, le 23 août, il eut la surprise d'entendre son interlocuteur lui raconter à son tour que six autres avaient déjà disparu quelque temps plus tôt. Il lui donna les noms et adresses de leurs familles. À Soacha, comme dans toute la Colombie, il est fréquent de ne pas déclarer les personnes disparues aux autorités, aussi le médiateur ne fut-il pas autrement étonné de n'avoir pas été informé de ces disparitions. Ce qui l'étonna, c'était leur nombre en si peu de temps dans la même banlieue.

L'affaire prit un nouveau tour dans les derniers jours d'août. Une personne de sa famille téléphona à la mère de Diego Tamayo pour lui dire que son fils était probablement mort dans une escarmouche entre les rebelles et l'armée dans la localité d'Ocaña, située dans une région éloignée, à plus de six cents kilomètres au nord-ouest de Bogota. L'information était parue dans l'édition en ligne d'un journal local. L'article laissait entendre que Diego était mort parce qu'il était membre de la guérilla.

Le 1er septembre, une semaine exactement après la disparition de son fils, la mère de Diego reçut la confirmation de sa mort. Son corps se trouvait à la morgue de l'Institut médico-légal (Medicina Legal) d'Ocaña.

L'Institut médico-légal a des filiales dans tout le pays et tient le registre des personnes décédées de mort non naturelle, victimes d'accidents, d'agressions ou d'un conflit armé. Leur ADN est prélevé, on prend leurs empreintes digitales et on les photographie. Si la victime a des papiers sur elle, la famille est informée. Sinon, son corps est enterré sous X. Grâce à la comparaison des données de l'Institut médico-légal avec le signalement fourni par les bureaux des recherches des personnes disparues, l'identité des victimes anonymes finit souvent par être établie, même après une longue période.

La mère de Diego savait que deux autres garçons avaient disparu de Soacha le même jour que son fils : Victor Gómez i Andres Palacio. La mère de ce dernier alla solliciter l'aide du médiateur pour obtenir la confirmation de cette nouvelle tragique. La nouvelle ne tarda pas à se répandre et les proches des autres hommes qui avaient disparu en janvier, février et les mois suivants entre-

prirent de vérifier si des informations concernant leur fils ou leur frère n'étaient pas parues quelque part, fût-ce une supposition, un indice, une trace. Mauricio Castillo trouva ainsi une information sur son frère Jaime, mort assassiné. Certaines familles furent appelées au téléphone directement par l'établissement médico-légal après que celui-ci eut commencé à comparer les photos des disparus avec celles qu'ils avaient dans leurs archives. Il était résulté de ces comparaisons que certains disparus présentaient des similitudes frappantes avec des victimes.

Les corps de dix-huit des disparus de Soacha et de Ciudad Bolívar — fait exception Alex Arenas, dont le corps « refit surface » dans une autre région de Colombie — se trouvaient à Ocaña, dans des tombes collectives. La plupart avaient été enterrés sous X. Des renseignements sur tous ces morts avaient été fournis à l'Institut médico-légal par la 15e Brigade Aéroportée de l'armée, qui les avait présentés comme des rebelles tués au cours d'affrontements avec elle.

L'affaire fit du bruit dans les médias. Pourquoi les corps de tous ces hommes qui avaient disparu de Soacha à des dates différentes étaient-ils retrouvés au même endroit, à une quinzaine d'heures de route au nord ?

Le médiateur, qui avait admis dans un premier temps que les hommes s'étaient fait recruter par la guérilla — en Colombie, cela n'a rien d'exceptionnel —, commença à se demander si c'était effectivement ce qui s'était passé. La confrontation des dates de leur disparition avec celles où la brigade avait informé l'Institut médico-légal de leur mort dans des accrochages armés faisait naître des doutes.

Diego Tamayo, Andres Palacio et Victor Gómez, disparus le 23 août, avaient été tués le 25 août. Jaime Castillo, disparu le 10 août, avait été tué le 12 août. Même chose pour les autres. Elkin Verano, disparu le 13 janvier, tué le 15 janvier. Jaime Valencia et Daniel Martinez, disparus le 6 février, tués le 8 février. À une seule exception près, tous étaient morts dans les quarante-huit heures suivant leur disparition. Le trajet de Soacha à Ocaña, située à plus de six cents kilomètres au nord, nécessite au moins une quinzaine d'heures sur des routes en mauvais état. À quel moment auraient-ils reçu une formation à la guérilla ? Appris le maniement des armes ? Effectué leur apprentissage du tir ?

Quand la télévision et la presse s'emparèrent de l'affaire, le président de la République de Colombie Alvaro Uribe fit une mise au point : « Ces garçons n'étaient pas partis faire la cueillette du café. Ils étaient partis violer la loi. » Le ministre de la Défense Juan Manuel Santos s'en fit l'écho en assurant téléspectateurs et lecteurs que les jeunes gens de Soacha et de Ciudad Bolívar appartenaient à des groupes armés illégaux et qu'ils étaient morts au cours d'affrontements avec des militaires. Il ajouta pour finir : « Le haut commandement de l'Armée et le ministère ne tolèrent aucune violation des droits de l'homme. »

Cette dernière phrase donna à penser à un militant des droits de l'homme connu en Colombie. Car enfin, les hommes de Soacha étaient morts au cours de combats en tant que rebelles. Que savait donc le ministre Santos de leur disparition et de leur mort pour affirmer ainsi, sans que personne ne le lui demande, que les droits de l'homme n'avaient pas été violés ?

Traduit par : Laurence Dyèvre

ARTUR DOMOSŁAWSKI
Wykluczeni

Wielka Litera, Warszawa 2016
205 × 135, 576 pages
ISBN : 978-83-8032-083-3
Droits de traduction : Andrew Nurnberg Associates Warsaw
Contact : anna.rucinska@nurnberg.pl

CEZARY ŁAZAREWICZ

Pour ne pas laisser de traces. L'affaire Grzegorz Przemyk

On connaît plus ou moins les causes de la chute du régime communiste en Pologne à la fin des années 1980 — il s'est effondré sous le poids d'une crise économique persistante et d'un endettement croissant, une série de bouleversements politiques a fait vaciller la tutelle soviétique sur les pays satellites, de nombreux membres du parti ont fait passer le pragmatisme avant l'idéologie, et les bénéfices potentiels des concertations avec l'opposition démocratique face aux coûts énormes du maintien en place ont fait naître un espoir en l'avenir.

Il existe évidemment une autre raison très importante à cette chute : aux yeux de la société, le pouvoir du parti communiste avait perdu sa légitimité ; les gouvernements ne duraient que par la force d'inertie. Il s'agissait d'un effet psychologique — compromission totale des dirigeants, hypocrisie grotesque de leur propagande, erreurs fatales commises entre arrogance et désespoir.

Il y avait déjà trois clous plantés dans le cercueil (sans compter l'état de siège, piètre stratagème pour impressionner la société en agitant la menace éventuelle de l'entrée des Soviétiques) : Grzegorz Przemyk battu à mort (1983), l'assassinat politique du père Jerzy Popiełuszko (1984) et l'explosion de la centrale nucléaire de Tchernobyl (1986). Dans chacune de ces situations dramatiques, les autorités se sont comportées de manière catastrophique, ne laissant aucune illusion quant à leurs principes moraux.

Tout d'abord, l'affaire Przemyk. Le 12 mai 1983, un jeune homme de 19 ans est arrêté par une patrouille de police dans le quartier de la Vieille ville de Varsovie où il fêtait son baccalauréat avec des amis. Emmené au commissariat de quartier, il refuse de montrer ses papiers, des fonctionnaires de police décident alors de lui apprendre la politesse. Il est battu jusqu'à perdre conscience, « sans laisser de traces » mais ses organes internes sont touchés. Grzegorz Przemyk mourra deux jours plus tard.

Toute cette affaire aurait pu être balayée sous le tapis, si le jeune homme n'avait pas été le fils d'une opposante, la poète Barbara Sadowska — déjà inquiétée par les services de sécurité communistes qui menaçaient de s'en prendre à son fils. Pire encore, il existe un témoin direct, Cezary F., embarqué par la police en même temps que Przemyk. Les fonctionnaires du régime ont paniqué et ont décidé au cas où de s'en tenir à leur version.

L'excellent reportage de Cezary Łazarewicz consacré à cette histoire est avant tout un texte percutant. Écrit plus de trente ans après les faits, il est pourtant le premier à mettre en lumière avec tant de précisions les circonstances du meurtre de Przemyk et ses nombreuses répercussions. Pourquoi ne pas avoir évoqué le sujet plus tôt ? Difficile de répondre à cette question. Est-ce parce que Grzegorz Przemyk est devenu instantanément un martyr anticommuniste ? Ou parce que Barbara Sadowska, artiste excentrique connue pour son tempérament hippie et sa faiblesse pour les hommes jeunes, ne correspondait pas à la narration patriotique alors qu'elle a terriblement souffert après la mort de son fils ? Ou encore parce que le crime n'a toujours pas été jugé dans la Pologne libre et que ceux qui ont menti, espionné et fabriqué des preuves s'en sont en général bien sortis après 1989 ? Le livre de Łazarewicz, tout autant empathique qu'accusateur, est composé selon trois axes. D'abord une reconstitution minutieuse des faits qui ont suivi la mort de Przemyk — l'image choquante non seulement du cynisme de l'appareil du pouvoir, motivé uniquement par la logique d'un profit personnel à court-terme, mais aussi des méthodes de désinformation, d'intimidation et d'influence sur l'administration judiciaire : on observe ici le tableau clinique de ce genre de pratiques. Le deuxième axe montre des portraits familiaux complexes — la famille du mort et celles des personnes impliquées dans l'affaire — et par là même un regard sur l'atmosphère spécifique de l'époque, étouffante et déprimante. Le troisième s'attarde sur le drame judiciaire : en l'occurrence, l'échec de la démocratie face à la manipulation totalitaire. En effet, si les responsables du crime n'ont pas été jugés, c'est dans une grande mesure parce qu'à partir de 1989 on a tenté de les traiter de manière équitable et dans les règles.

Piotr Kofta

CEZARY ŁAZAREWICZ

(né en 1966), journaliste de presse, grand reporter et chroniqueur. Il a publié dans les principaux titres de la presse polonaise, entre autres « Gazeta Wyborcza », « Przekroju » et « Polityka ». Auteur du recueil de reportages *Kafka et Mrożek. Reportages de Poméranie* (2012), *Six étages de luxe. Histoire interrompue de la maison des frères Jabłkowski* (2013) et *Un tueur élégant* (2015).

Pour ne pas laisser de traces. L'affaire Grzegorz Przemyk

Grzesiek porte un pantalon à côtes marron, une chemise ouverte dans les tons gris, jetée sur les épaules, il est pieds nus dans ses sandales en cuir (quand il fait chaud, il ne porte pas de chaussettes). Ils sortent de l'appartement vers quinze heures. En bas, dans le passage Wiecha, ils croisent Piotrek Kadlik, c'est lui qui a appris la guitare à Grzesiek. Il traîne en attendant la prochaine séance du film d'horreur polonais *La Louve* au cinéma Atlantic non loin de là. Il ne faut pas longtemps pour le convaincre d'aller avec eux dans la Vieille ville. Pourquoi là-bas ? Grzesiek lui dit que c'est là que ses copains de classe fêtent le bac.

En route il lui parle de son projet de vacances à Dębki, au bord de la mer. Il n'ira pas, car le soldat Ireneusz Kościuk de la XIIIe Compagnie opérationnelle du ZOMO a commencé son service dans la Vieille ville. Lors du briefing du jour de son unité, on lui a dit que l'anniversaire de la mort du maréchal Józef Piłsudski pourrait donner envie aux activistes du syndicat illégal Solidarność de faire parler d'eux. Qu'on pourrait entendre des « Vive Solidarność ! » ou des « À bas le WRON ! ». Les membres du ZOMO ont donc ordre d'être très vigilants. Kościuk doit patrouiller dans la zone autour de la Place du Château et interpeller les ennemis de l'ordre qu'il rencontrerait.

#

Le bus arrive devant l'église Sainte-Anne. C'est rempli de condés, en civil et en uniforme. Ils traversent la Place du Château, prennent la rue Świętojańska près de la basilique Saint-Jean-Baptiste, arrivent sur la place du marché de la Vieille ville. Ne voyant aucun copain de classe de Grzesiek, ils vont traîner dans les petites rues alentour.

Ils reviennent sur leurs pas vers la Place du Château, Grzesiek saute sur le dos de Czarek. Cela leur donne une drôle d'allure, Czarek vacille sur ses jambes frêles sous le poids de ce grand échalas. Il finit par trébucher, perd l'équilibre et tombe. Il est allongé au sol. Grzesiek à ses côtés.

Le soldat du ZOMO Ireneusz Kościuk arrive à leur hauteur, il est à peine plus âgé que Grzesiek. Il le secoue par la manche et lui demande sa pièce d'identité.

— Je ne l'ai pas, dit le garçon en riant, alors que le fourgon arrive déjà derrière lui.

Ensuite, l'action se précipite. Kościuk pousse Grzesiek vers le panier à salade, le garçon s'agrippe à la porte, le policier sort sa matraque et

le roue de coups jusqu'à le faire tomber à l'intérieur. Czarek réussit à grimper dans le fourgon avant qu'il ne redémarre. Un instant plus tard, le fourgon disparaît au coin de la rue.

Kuba ramasse les sandales en cuir laissées par son ami sur la place et Piotrek file prévenir Barbara que le ZOMO a arrêté son fils.

En chemin, Kuba passe devant le commissariat à l'angle de la rue Jezuicka. Il reste dans la cour à écouter. Il entend les gémissements inhumains de Grzesiek. « Ils le frappent », pense-t-il. Il a peur de se faire embarquer lui aussi s'il entrait maintenant. Il attend que les cris se calment puis entrouvre la lourde porte en bois du commissariat. Il aperçoit Grzesiek recroquevillé au sol. Il a les yeux fermés et geint de douleur.

Kuba demande au fonctionnaire de service de relâcher son ami.

— Il n'a rien fait de mal. Il voulait juste fêter son bac, explique-t-il.

— Ce serait bien que sa mère se pointe avant que l'ambulance l'emmène, répond le policier.

L'ambulance arrive devant le commissariat vers dix-sept heures.

— C'est un fou, annoncent les policiers furieux au chauffeur de l'ambulance.

En face de lui se tient un garçon brun chétif en civil encadré de policiers ZOMO en uniforme ; il les traite de tous les noms, eux, penauds, n'osent même pas sortir leur matraque. « Pourquoi ils le laissent faire ? », s'interroge le chauffeur.

Sur la feuille de route, le répartiteur a écrit « psychopathe ». Ce jeune homme brun n'a effectivement pas l'air normal, à oser crier comme ça sur des policiers.

Le sergent de service désigne aux ambulanciers un autre garçon. En boule sur une chaise, pieds nus, le pantalon déchiré aux genoux et la chemise chiffonnée. Il a les cheveux ébouriffés, le visage couvert de poussière et les yeux hagards. Impossible d'établir le contact. Il ne répond pas aux questions, il se tient juste le ventre en se balançant sur sa chaise.

— On voyait la peur et la terreur dans ses yeux, se souvient le chauffeur Michał Wysocki.

Le sergent dit que c'est un drogué mais quand Wysocki lui remonte les manches de chemise il ne voit aucune trace de piqûre.

Le jeune homme n'a pas la force de se lever ni de marcher. Wysocki prend son bras, le passe autour de son cou, l'attrape par la taille et l'emmène hors du commissariat, lentement, à petits pas. Grzesiek traîne péniblement les pieds. Wysocki et l'infirmier Jacek Szyzdek l'installent à l'arrière de l'ambulance. Il ne leur faudra que six minutes et quatre secondes pour arriver aux urgences rue Hoża (ce que montrera la reconstitution). Pendant ce temps, le garçon n'aura bredouillé qu'une phrase :

— Je suis déjà allé à Hoża.

Pendant le trajet, il essaie de tirer les cheveux de l'infirmier. Wysocki arrête l'ambulance, l'attrape par le bras, immobilise le jeune homme pour qu'il reprenne ses esprits et qu'il se calme enfin.

Il gare l'ambulance juste devant les escaliers. Le patient ne réagit pas. Il faut le sortir du véhicule. Szyzdek et Wysocki l'attrapent sous les bras, lui font traverser le hall, prendre l'ascenseur jusqu'au premier étage et l'emmènent jusqu'à la porte du cabinet de psychiatrie numéro 108. Ils le posent à terre et vont chercher un médecin.

Le psychiatre Paweł Willmann n'est pas content qu'on lui amène encore un patient inconscient. À eux trois ils installent Grzesiek sur une chaise dans le cabinet du psychiatre. Le garçon est recroquevillé, la tête en bas, il se tient le ventre. C'est alors qu'entre Czarek essoufflé. Il dit que son ami vient de se faire tabasser par des policiers, mais Willmann fait la sourde oreille. Il veut envoyer le patient au service de psychiatrie de l'hôpital de la rue Nowowiejska.

— Là-bas, ils lui feront un lavage d'estomac et il sera sur pied, dit-il à Czarek.

Czarek explique en vain qu'un lavage d'estomac ne servirait à rien puisque ce n'est pas un empoisonnement, mais un passage à tabac.

Grzesiek balbutie qu'il veut aller aux toilettes. Pendant qu'ils descendent au rez-de-chaussée, Czarek le convainc de s'enfuir. Ils pourraient filer discrètement par la petite fenêtre des sanitaires. Mais Grzesiek n'a pas la force de tenir sur ses jambes, alors escalader une fenêtre ? Il s'effondre. Czarek et un infirmier le fichent dans un fauteuil roulant et le laissent dans la salle d'attente au rez-de-chaussée en attendant qu'on l'emmène chez le psychiatre.

Sa mère arrive au moment où Grzesiek ne vomit plus que du sang. Elle essaie de lui parler, mais son fils ne répond pas. Il geint, les mains sur le ventre. On dirait qu'il ne l'a pas reconnue.

Willmann en tablier blanc entre dans le cabinet, il tend à la mère une ordonnance pour l'hôpital.

« Il traînait sur la place du Château et a refusé d'obtempérer aux instructions des policiers », lit Barbara qui insiste pour emmener son fils chez elle plutôt qu'à l'hôpital. Willmann finit par y consentir.

— Je sais comment on s'occupe des malades psychiques et quels traitements on leur donne, expliquera plus tard Barbara. Si on avait fait subir ce genre de traitement à mon fils, cela aurait pu avoir des conséquences irréversibles. Je pensais qu'à la maison il pourrait récupérer de son passage à tabac avant d'aller passer de nouveaux examens, ce qui aurait été impossible s'il avait été placé en hôpital psychiatrique.

Vers dix-neuf heures une ambulance emporte Grzesiek inconscient vers l'appartement de la rue Hibner (aujourd'hui rue Zgoda). Les ambulanciers n'arrivent pas à le monter au onzième étage, car le brancard n'entre pas dans l'ascenseur. Ils doivent transporter le malade sur une chaise qu'on a descendue de l'appartement. Ils l'allongent sur le lit qu'il a quitté ce matin. Là, il reprend conscience un instant. Il veut prendre un bain chaud pour soulager ses maux de ventre. Puis il s'endort.

À trois heures Grzesiek sort de sa léthargie. Il raconte son passage à tabac à sa mère. Il a du mal à parler. Il se rappelle qu'avant d'avoir perdu connaissance, il a entendu un des policiers dire à un autre : « Frappe-le au ventre, pour ne pas laisser de traces. »

Barbara veille son fils toute la nuit. Elle lui appose des serviettes trempées dans l'eau froide sur son ventre endolori. Cela aide un peu, à chaque nouvelle serviette, les gémissements de Grzesiek s'interrompent un moment.

— Barbara parlait peu, se rappelle Czarek qui lui tenait compagnie cette nuit-là. Elle était hébétée. (...)

26 mai, jeudi

La police a retenu quatre versions des faits les plus vraisemblables : il a été battu au commissariat, dans l'ambulance ou aux urgences, chez lui ou enfin par son ami Czarek F. Le dossier est étudié par un groupe créé spécialement au sein du Haut Commandement de la police, dirigé par un commandant en chef, le général Józef Beim. Alors que la version la plus plausible est celle qui implique les policiers, personne ne l'étudie. Et d'ailleurs la police a tout fait en amont pour qu'on ne trouve pas d'indices.

L'inspecteur Jerzy Kulczycki reçoit la consigne de démontrer que le coup mortel a été porté dans l'ambulance. C'est logique, les infirmiers ont orienté les soupçons vers eux en mentionnant sur la fiche de transport l'agressivité du patient et le recours à la force. Kulczycki retrouve la Fiat break (WAX-147K) dans laquelle a été transporté Przemyk. Il installe un figurant sur le brancard et essaie de lui asséner un coup depuis le siège du conducteur.

— C'est impossible, fait-il savoir au colonel Kazimierz Otłowski, directeur du Bureau d'enquêtes et d'investigation du Haut commandement de la police. Furieux, Otłowski fait des remontrances à Kulczycki :

— Tu n'arriveras pas à le prouver ? lui demande-t-il.

Traduit par : Isabelle Jannès-Kalinowski

CEZARY ŁAZAREWICZ
Żeby nie było śladów

Czarne, Wołowiec 2016
133 × 215, 320 pages
ISBN : 978-83-8049-234-9
Droits de traduction : Andrew Nurnberg Associates Warsaw
Contact : anna.rucinska@nurnberg.pl

BOOK INSTITUTE
©POLAND